IMAGES

No. 672 — LE CAIRE (EGYPTE) 27 JUILLET 1942

Un grand chef :
TIMOCHENKO

Tandis que la bataille fait rage sur les divers fronts de Russie, le maréchal Timochenko a lancé contre les troupes nazies une attaque de grande envergure dans la région de Voronezh, menaçant le flanc de von Bock. De cette grande bataille peut dépendre le sort de l'armée rouge placé tout entier entre les mains du grand chef.

DANS CE NUMERO :

LA VICTOIRE PAR L'AVIATION

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres







Future épouse

J'ai 17 ans et demi et viens de me fiancer à un jeune homme de dix ans plus âgé que moi. Mais mes parents, qui considèrent que je suis trop jeune, voudraient que nous attendions un ou deux ans avant de nous marier. Ont-ils raison ? A mon âge, ne pensez-vous pas que je pourrais diriger convenablement un foyer ?

● *J'estime évidemment que puisque vos parents ont agréé le jeune homme il n'y a aucune raison pour attendre si longtemps avant de vous marier. Tout au plus pourrez-vous faire durer six mois l'époque de vos fiançailles, ce qui vous donnera l'occasion de mieux vous connaître.*

Lolita

J'aime follement un jeune homme dont la famille est d'un milieu plutôt ordinaire. Celui-ci attendait d'avoir une position assise pour demander ma main. Il vient de l'obtenir, mais mes parents s'opposent à notre mariage. Que faire ? Je suis désespérée, car pour rien au monde je ne voudrais renoncer à notre projet.

● *A dix-sept ans, ma chère Lolita, on ne peut juger encore des conditions essentielles à un mariage heureux. Votre amour vous aveugle et vos parents ont certainement leurs raisons pour refuser de donner suite à vos fiançailles avec ce jeune homme. Je vous conseillerai de ne pas les contrarier et de laisser passer le temps. Celui-ci aura tôt fait de changer le cours de votre destinée et je suis sûr que vous vous en féliciterez plus tard.*

Jojo

Me voilà bien embarrassé, mon cher Horatius, et j'ai recours à vos sages conseils pour m'indiquer la route à suivre. J'aime passionnément une jeune fille, mais avec son frère, qui est mon ami, j'ai des discussions incessantes. Connu pour sa vanité et la mesquinerie de son caractère, il profite de la moindre occasion pour me contredire et me mettre en état d'infériorité devant lui. Je suis obligé, bien souvent, de me taire, vous savez pourquoi, mais cette situation ne peut plus durer.

● *Evidemment, pour ne pas contrarier la sœur vous vous soumettez au despotisme du frère, mais votre refoulement continu ne manque pas d'influer sur votre humeur et vous finissez par vous révolter contre cet état de choses certainement déplaisant. Mais qui veut la fin, mon cher ami, veut les moyens, et si votre amour-propre est trop souvent mis à l'épreuve, évitez avec votre ami tout sujet de discussion. Ne le prenez jamais au sérieux en lui faisant entendre que sa fatuité le perdra un jour. Il finira bien par comprendre que vous ne tenez pas à subir ses raisonnements subversifs et une façon de voir qui n'est pas la vôtre, ni celle de personne ayant un peu de jugement et de bon sens.*

Mlle X.

● *A quoi pourra vous mener cet amour, ma chère enfant ? A rien, sinon à passer des nuits blanches à penser à votre idéal anonyme. Ne laissez pas votre esprit se perdre dans des rêveries imaginaires et considérez la vie sous un jour plus réaliste. Vous aurez tout à gagner.*

Pepita malheureuse

● *Séchez vite vos larmes, petite Pepita, et dites-vous bien que votre patron ne vous renverra certainement pas parce que vous refusez de répondre à ses assiduités. Bien au contraire, il n'aura pour vous que plus d'estime, et puisque vous dites lui donner pleine satisfaction dans votre travail, il ne pourra pas se passer de vous. Continuez d'avoir envers lui une attitude réservée, sans pour cela avoir l'air d'une biche effarouchée à la moindre de ses plaisanteries. Il finira par comprendre et par vous laisser tranquille.*

Media Luz

● *Le seul conseil que je puisse vous donner, ma chère enfant, est de rompre toute relation avec ce jeune homme. Vous êtes bien trop jeunes tous les deux pour pouvoir régler vos existences en dehors de l'assentiment de vos parents. Cela vous évitera bien des désagréments et des déboires. N'hésitez donc pas, au risque même de devoir en souffrir quelque temps. Vous verrez que plus tard vous n'aurez qu'à vous féliciter d'avoir su agir avec bon sens quand il était temps encore.*

Raymond Khayat (Beyrouth)

● *Ecrivez à l'Egyptian Directory, 18 rue Malika Farida, en lui demandant un exemplaire de l'annuaire qu'il publie chaque année. Vous aurez là tous les renseignements qui vous seront utiles sur l'adresse des industriels et commerçants dont vous avez besoin.*

Mlle N.G.

● *Tout ce que vous me racontez est bien triste, mais ne vous laissez pas abattre à ce point. La vie est encore pour vous pleine de promesses. Je vous conseillerai de revenir au Caire. Pourquoi ne travailleriez-vous pas à la journée ? Dans votre métier de couture, vous pouvez trouver là un champ assez vaste qui pourra aller en se développant.*

Anthony

Je suis marié, père de famille, mais n'ayant pas encore atteint la quarantaine. Me voilà devenu amoureux d'une jeune fille de seize ans. Je crois ne pas lui être indifférent. Mais à quoi peut me mener cet amour, Horatius ? Je m'adresse à vous, sachant que vos conseils peuvent être toujours de quelque utilité.

● *Pour le cas qui vous concerne, mon cher ami, que puis-je vous dire ? Vous êtes beaucoup mieux placé que moi pour savoir la règle de conduite que vous devez adopter. Vous conseillerai-je de vous détourner de cette aventure, vous me répondrez qu'on n'est pas maître de ses sentiments. Vous me dites vous-même aimer votre femme. Alors ? Le démon de midi est bien dangereux, vous le savez autant que moi, et la petite fleur bleue que l'on cultive à cette période de la vie peut dégénérer en ouragan. En un mot, mon cher Anthony, débrouillez-vous tout seul et le mieux que vous le pourrez...*

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux: Au Caire: Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone: 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



L'ÉCRAN de la Semaine

Au Sommet de l'effort axiste

Hitler semble décidé à payer n'importe quel prix un dénouement favorable sur les fronts de Russie et d'Egypte. Dans le désert de l'Ouest, ce sont les forces impériales qui ont, pour l'instant, l'initiative des opérations. L'attaque britannique commencée mercredi à l'aube poursuit un objectif bien net. Elle vise à désorganiser les préparatifs entrepris activement par l'ennemi, depuis son installation dans la région d'El Alamein, en vue d'une nouvelle et décisive action contre l'Egypte. Il est évident que les forces de l'Axe ne se sont pas éloignées à un tel point de leurs grandes bases de ravitaillement pour rester exposées à une centaine de kilomètres d'Alexandrie aux raids continuels de la R.A.F. L'importance des concentrations de troupes et de véhicules bombardées par les avions britanniques témoigne, du reste, éloquemment des intentions de Rommel à cet égard. Il ne fait nul doute que l'ennemi se préparait à une nouvelle offensive contre l'Egypte que l'initiative du général Auchinleck a su freiner à temps. Que les troupes impériales aient été en mesure de devancer l'action des forces germano-italiennes, cela est certainement un des meilleurs aspects de la situation actuelle en Libye.

Mais c'est en Russie que Hitler fournit maintenant son plus grand effort. Depuis le début de son offensive le 28 juin, les armées allemandes ont conquis un terrain important, et, étant donné la richesse de la région convoitée, l'on se demande si elles ne cherchent pas, faute de pouvoir détruire l'armée soviétique, à l'immobiliser en la refoulant hors des régions où elle peut se ravitailler en armement et en pétrole. Après avoir coupé les principales lignes de communication entre Moscou et le Sud, les nazis semblent vouloir réduire les armées russes du Nord et du Centre à ne plus dépendre que de leurs propres stocks de pétrole et de matériel.

Cependant, grâce à ses prudentes et habiles manœuvres devant un adversaire puissant, le maréchal Timochenko, qui a réussi à échapper à la menace de l'encerclement, a encore plusieurs atouts entre les mains. La forte résistance que les Russes opposent à la poussée ennemie et la pression qu'ils exercent à Voronezh en sont les preuves certaines. Si un redressement peut s'opérer dans ce secteur, tous les espoirs seront permis ; mais si les nazis poursuivent leurs succès à la cadence actuelle, la situation sera décidément critique.



Le général Brereton

COMMANDE L'AVIATION AMÉRICAINE DANS LE MOYEN-ORIENT



Quelque part dans le ciel de l'Extrême-Orient, au-dessus de la frontière qui sépare l'Inde de la Chine. Un bombardier des Etats-Unis est en difficulté. Les intempéries l'ont noyé dans l'immensité de l'atmosphère. Pendant des heures, l'immense appareil vole à l'aventure. Lorsque finalement son équipage peut faire le point, les réservoirs d'essence sont presque vides. Atterrissage de fortune ? Il ne faut pas y penser, car ce serait tomber aux mains de l'ennemi. Une seule solution : alléger l'avion au maximum et essayer de planer le plus loin possible du territoire occupé par les Japonais. Munitions, mitrailleuses, appareils non indispensables sont jetés par-dessus le bord. Lentement, le grand oiseau perd de l'altitude, ses moteurs tournant au ralenti. Voici l'Inde, voici finalement l'aérodrome de Tezpour. Les cadrans des réservoirs à essence marquent zéro. Un moteur, essoufflé, s'est arrêté.

Exécutant une série de manœuvres extrêmement difficiles, le pilote arrive à poser l'appareil sur le terrain, sans grand dommage. La porte de la carlingue s'ouvre et livre passage au major général Lewis H. Brereton, commandant de la 10e division aérienne des Etats-Unis. Ce chef, qui à tout moment est prêt à risquer sa vie avec tellement de désinvolture, toujours le premier sur la route du devoir, se trouve actuellement en Egypte. Depuis le 28 juin dernier, il commande l'aviation américaine dans le Moyen-Orient.

Il naquit à Pittsburg, en Pensylvanie, en 1890, et commença sa carrière en qualité d'officier de marine. Mais après sa première croisière, sa passion de la mer l'abandonna, et il démissionna de la Navy pour s'enrôler dans l'armée des Etats-Unis.

Dès 1912, le général Brereton s'intéressa à l'aviation, dont il fut l'un des pionniers.

Pendant la Grande Guerre, il combattit vaillamment, décrochant une série de décorations : D.S.C., Croix de Guerre avec trois palmes, et la Légion d'Honneur. Après avoir été, pendant trois ans, attaché militaire à l'ambassade américaine de Paris, le général Brereton mena une véritable vie de nomade. Il fut successivement en service à Manille, à Java, en Australie, aux Indes et finalement en Egypte. Sa prochaine destination ? « Tokio, affirme-t-il avec conviction, aussitôt que le « travail » ici sera terminé. »

Le 21 octobre 1941, il fut affecté au commandement des forces aériennes des Etats-Unis en Extrême-Orient. Dans la matinée de Noël, il quitta Manille sans cérémonie, et arriva à Sourabaya juste à temps pour le diner de Noël.

A Java et en Australie, le général Brereton fit partie de l'état-major de Wavell. Après l'évacuation de Java, il fut chargé de réorganiser les forces placées sous son commandement. A partir des Indes, les bombardiers américains pouvaient frapper durement l'ennemi.

Le 1er mars 1942, la 10e division aérienne des Etats-Unis vit le jour à l'Hôtel Cécil de Delhi.

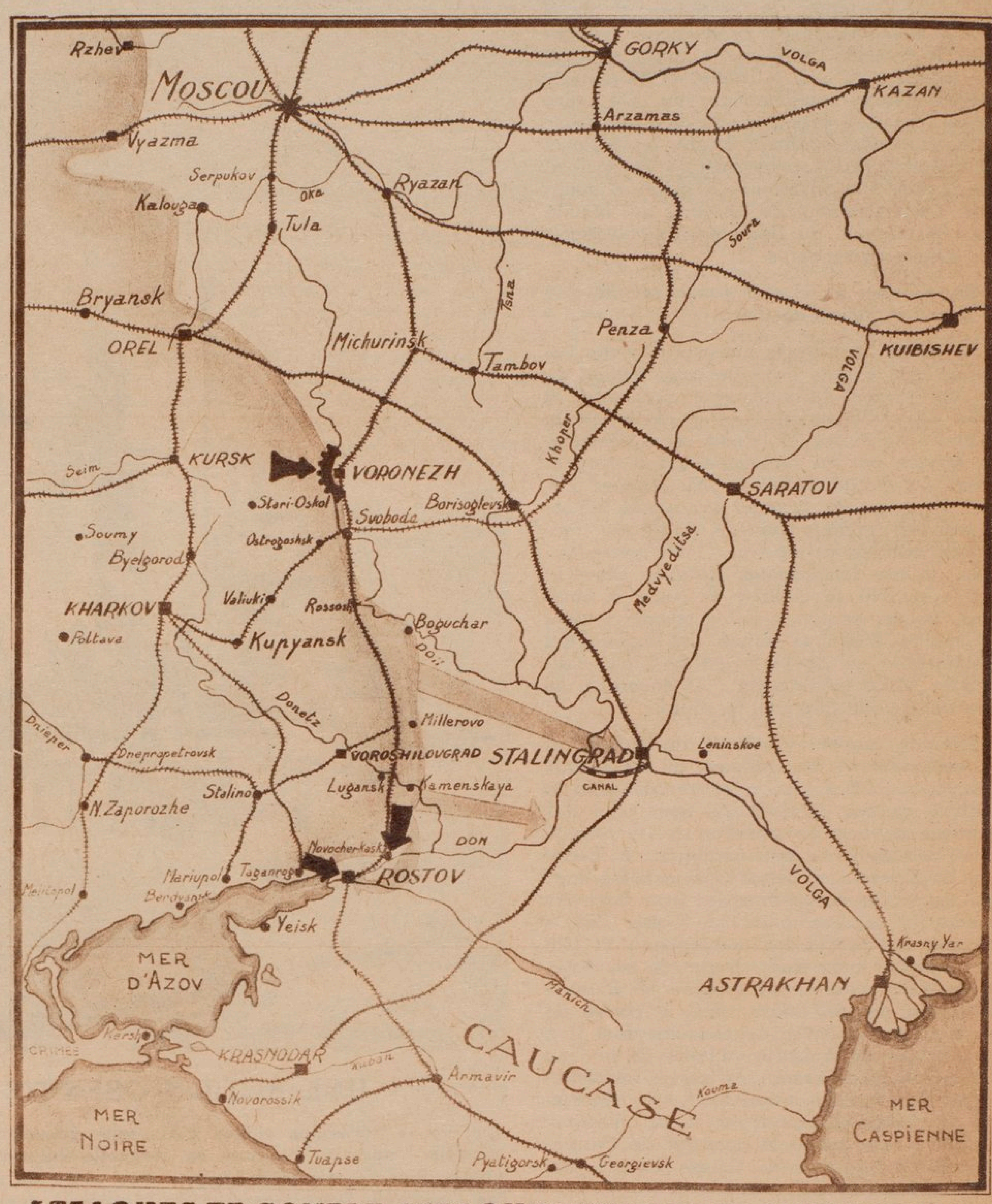
Le général Brereton ne demande jamais à ses hommes de faire quoi que ce soit qu'il n'est pas en mesure d'effectuer lui-même. Il dirigea en personne les opérations contre les îles Adaman. Dans l'avion de tête, il affronta un terrible barrage anti-aérien. Un avion américain fut perdu. Heureusement ce n'était pas celui dans lequel se trouvait le général. Mais à Delhi, son personnel attendait son retour avec une angoisse facile à imaginer.

Le 24 juin dernier, Washington fit parvenir au général Brereton l'ordre de se rendre en Egypte avec le plus grand nombre d'appareils disponibles. En un temps record, il fut à même de venir prêter main forte à Auchinleck.

Son premier soin, arrivé en Egypte, fut de visiter les aérodromes du désert occidental ; le même jour, le général Auchinleck déclenchait la contre-attaque

A EL ALAMEIN

Après la contre-attaque d'Auchinleck, mercredi, les opérations de ces derniers jours n'ont été marquées que par des activités de patrouille. La Huitième Armée consolide ses positions, tandis que la R.A.F. et la flotte britannique harcèlent sans cesse les concentrations de troupes ennemies, infligeant à l'adversaire de nombreuses pertes en hommes et en matériel.



ATTAQUES ET CONTRE-ATTAQUES SUR LES FRONTS RUSSES

Le maréchal von Bock a déclenché, ces derniers jours, des attaques massives sur le front sud de la Russie en direction de Rostov et Stalingrad. Au prix de pertes énormes, les troupes nazies semblent décidées à tenter une invasion massive du Caucase. Plus à l'est, les Allemands consolident leurs positions avant de déclencher une attaque Nord-Est des lignes de défense russes le long du canal Volga-Don et Stalingrad. Mais le maréchal Timochenko paraît, de son côté, prêt à contre-attaquer avec toutes les forces et tout le matériel dont il dispose sur des positions qu'il aurait lui-même choisies. Les jours prochains nous éclaireront sur le résultat de ces grandes batailles qui ont atteint leur point crucial. Déjà les Russes ont contre-attaqué fortement dans la région de Voronezh, réussissant à reprendre aux Allemands les têtes de pont qu'ils avaient établies sur les rives droites et à en établir d'autres sur la rive occidentale du fleuve. La partie grisée de cette carte montre les territoires occupés par les nazis et les flèches, la direction de leur poussée vers Stalingrad et Rostov.

Le Roi

REVIENDRA-T-IL A MADRID ?



Il y a cinq ans, le général Franco définissait, de Burgos, son programme de restauration nationale : « L'Espagne, disait-il, sera une monarchie catholique et corporative. » Le Caudillo, qui n'est guère prodigue de déclarations, a certainement de la suite dans les idées. Ni les graves circonstances que traverse le monde, ni les difficultés que rencontre son pays, attaché à sa neutralité, ne l'ont fait jusqu'ici dévier de la ligne de conduite qu'il s'est assignée — puisque aussi bien il est question depuis quelques jours d'une restauration possible de la monarchie espagnole.

Alphonse XIII, qui fit si élégamment jusqu'au bout son métier de roi, a laissé quatre fils. C'est le dernier d'entre eux, Don Juan, ancien élève du collège naval anglais de Dartmouth, qui monterait éventuellement sur le trône ; il est d'ailleurs désigné par le testament de son auguste père comme le continuateur de la dynastie. Don Juan a épousé une princesse de Bourbon-Orléans.

Le roi rentrera-t-il bientôt à Madrid ? C'est aux Espagnols évidemment, et à eux seuls, d'en décider le principe et la date. Mais s'il ne s'agit que de coïncidences, comment ne pas tenir ces coïncidences pour des signes annonciateurs ? Le général Franco a encore fait appel dans son dernier discours à l'union de tous ses compatriotes — et il a rétabli l'hymne national de l'ancienne monarchie. Il semble enfin qu'en plus des milieux espagnols de Rome traditionnellement royalistes, l'idée monarchique a toujours eu comme adhérents les chefs de l'armée et du clergé national. Et il est inutile de dire que la noblesse y est tout acquise.

Quoi qu'il en soit, le retour du roi à Madrid serait loin de constituer un phénomène à caractère local. S'il intéresse d'abord les Espagnols, on n'oublie pas que les Bourbons de ce pays ont derrière eux une longue tradition qui, débordant le plan spécifiquement espagnol, se révèle d'une très vaste portée internationale. Sur le terrain intérieur, Franco achèverait son œuvre de pacification. De tous les hommes d'Etat de la Péninsule, qu'ils fussent de droite ou de gauche, Alphonse XIII — le roi — était le seul qui ne fût pas catalogué comme partisan. Il avait eu la sagesse de partir à l'heure où d'autres couraient à la compromission. On se souvient des paroles qu'il prononça, lorsque, ayant décidé de quitter son pays que la guerre civile commençait à secouer, ses fidèles amis le conjuraient de rester et l'assuraient qu'ils le défendraient jusqu'au bout :

— Je ne veux pas être cause d'une effusion de sang.

Cependant, les éléments carlistes d'Argentine viennent de se prononcer contre une éventuelle restauration monarchique en Espagne avec le prince Jean pour roi. Ils n'accepteraient la restauration qu'avec un Carlos sur le trône, proposé par le Régent de la tradition carliste, le prince Xavier de Bourbon-Parme, conjointement avec le général Franco. Les Carlistes étant très nombreux et très influents en Argentine ont donc leur mot à dire. Assisterons-nous ainsi à une lutte sans merci entre les monarchistes espagnols, dont Carlistes et partisans du descendant d'Alphonse XIII se dresseraient les uns contre les autres ?

La Légation Suisse

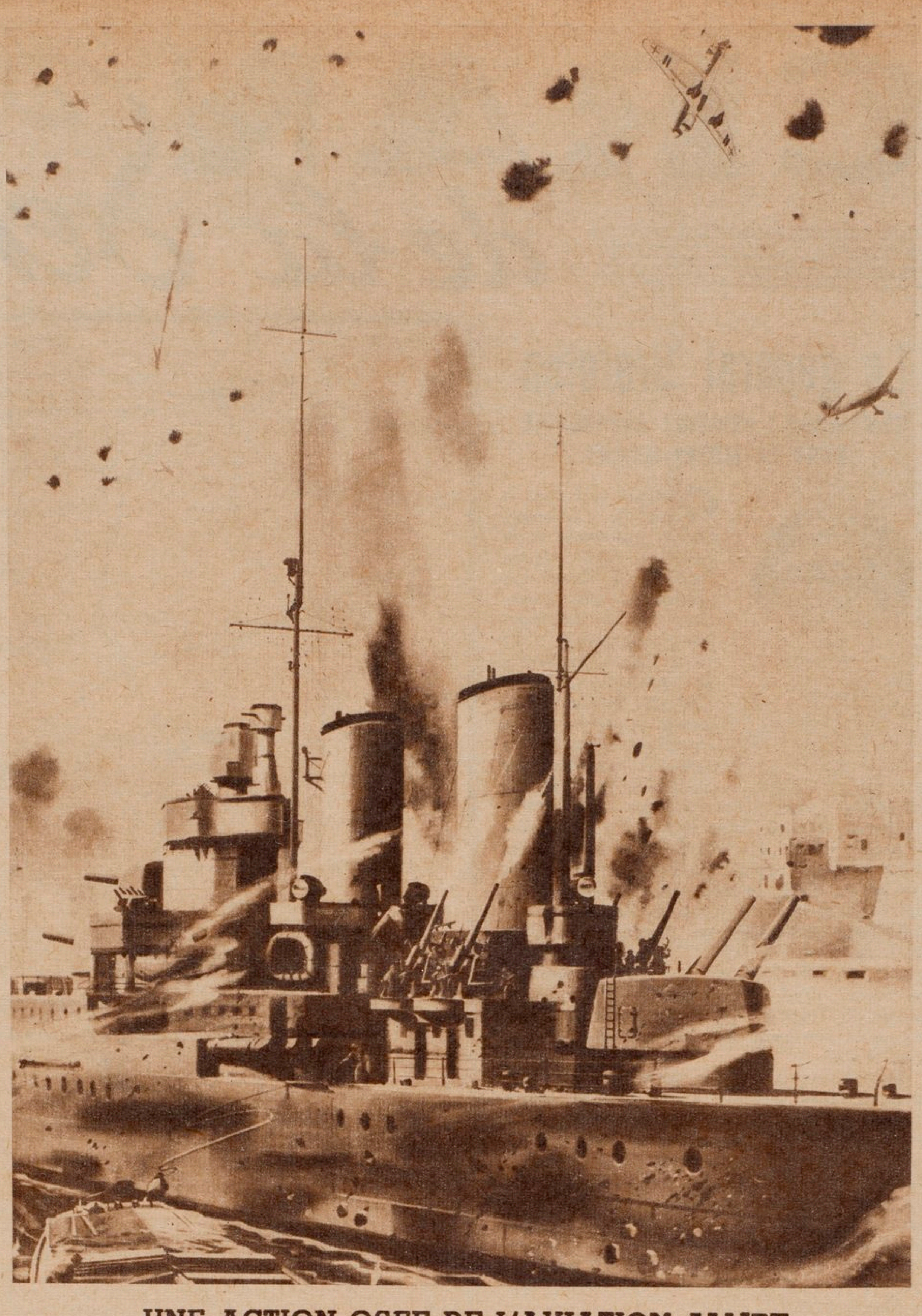
EST TRÈS OCCUPÉE

Le départ prévu des diplomates nippons — les derniers parmi les représentants des pays avec lesquels l'Egypte a rompu ses relations diplomatiques à quitter Le Caire — appelle encore une fois l'attention sur les charges nouvelles que la guerre a imposées au service extérieur de la Suisse. Il n'y a plus à faire l'éloge de la neutralité helvétique. A quelque bord qu'ils appartiennent, les belligérants s'en félicitent, et le gouvernement fédéral lui-même de son côté retire de ses missions supplémentaires à l'étranger autant de réassurances contre les risques de violation que son heureux statut pourrait subir. Mais il n'en reste pas moins à souligner l'accroissement de besogne qui résulte pour les agents du département helvétique des Affaires Etrangères.

On ne veut en choisir pour exemple que la Légation Suisse du Caire.

En temps normal, les bureaux de cette Légation sont établis dans un appartement de la rue Baehler. Ils suffisaient amplement à loger les fonctionnaires et à abriter leurs archives. La Suisse, on le sait, est représentée en Egypte par un diplomate qui a rang et grade de chargé d'affaires : M. Brünner. Depuis la guerre, M. Brünner est appelé à s'occuper des intérêts italiens, bulgares, roumains, français et japonais. En d'autres termes, si ses compatriotes installés dans la vallée du Nil se chiffrent à peine à quelques petites centaines, la « colonie » dont le chargé d'affaires suisse est aujourd'hui responsable en Egypte n'est pas loin d'atteindre 80.000 administrés ! Et encore, il se pourrait qu'elle dépasse ce chiffre.

Avec la meilleure volonté du monde, ni le personnel de M. Brünner, ni ses locaux n'auraient suffi à assurer convenablement la marche de ces services qui sont bien des services publics. La question a été résolue avec beaucoup de sens pratique : la Légation de Suisse s'est bel et bien installée dans les immeubles consulaires des pays dont elle assure la représentation au Caire. Elle a nommé un de ses fonctionnaires à la tête des services intéressant chacun de ces pays, et ce fonctionnaire qui supplée M. Brünner et relève de lui trouve ainsi à portée de sa main les archives du consulat dont il a la charge. Le consulat d'Italie de la rue Champollion a fermé ses portes officiellement. Il s'appelle aujourd'hui : « Legazione di Svizzera incaricata degli interessi italiani ». De même le consulat de France, devenu « Légation de Suisse. Section des intérêts français ».



UNE ACTION OSEE DE L'AVIATION ALLIEE

Les forces aériennes alliées d'Australie poursuivent d'une façon systématique la destruction d'unités ennemies opérant en Nouvelle-Guinée. Au cours d'une opération des bombardiers alliés, la trappe à bombes d'un avion ne put se refermer, provoquant le déséquilibre de l'appareil. Deux membres de l'équipage descendirent à l'aide de cordes, jusqu'aux portes de la trappe, la tête la première, et réussirent à refermer les battants au risque de leur vie. Voici une vue des bombardiers alliés en pleine action contre un navire ennemi à Laë, en Nouvelle-Guinée.

Sagesse

DE LA POLITIQUE TURQUE

« C'est avec d'unanimes regrets, écrit le « Turkische Post », organe allemand d'Istanboul, que les milieux politiques de Berlin accueilleront le rappel, décidé cette semaine, de M. Gerede, ambassadeur de Turquie en Allemagne. » On le note parce que le phénomène est digne d'être noté : ce n'est pas la première fois que, au cours de cette guerre, un ambassadeur de Turquie chargé d'autres fonctions est l'objet de vives manifestations de sympathie dans le pays où il a représenté le sien. M. Rustu Aras qui était accrédité à Londres n'a pas quitté la capitale britannique, il y a quelques mois, sans provoquer un mouvement d'amitié analogue.

Pourquoi ?

La Turquie le doit sans doute à la personnalité des agents qu'elle envoie à l'étranger, mais plus encore à la sagesse de sa politique, à son courtois réalisme et à son savoir-faire, par ces temps où des intérêts si divergents se rencontrent à Ankara.

Mais, plus encore que dans ses relations avec les grandes puissances belligérantes, c'est dans ses rapports avec les pays qui firent autrefois partie de son Empire qu'il convient d'admirer la mesure et la pondération de la diplomatie turque. L'Empire ottoman d'autrefois s'est étendu à une certaine époque de l'Histoire jusqu'à Vienne. Hongrois, Roumains, Serbes, Bulgares et Grecs étaient encore sujets turcs au siècle dernier. Et les Etats arabes ne se sont constitués en pays indépendants qu'aux derniers traités de paix. Depuis que Kemal Ataturk l'a rénovée, la Turquie force l'admiration du monde par sa politique étrangère. Elle a d'abord mis fin à son séculaire antagonisme avec son voisin russe du Nord, mais surtout, loin de regretter le passé pour glorieux qu'il fût, elle s'est appliquée à regarder en face l'avenir.

Avec les pays en particulier qui furent autrefois ses tributaires, la Turquie a traité depuis vingt ans sur un pied non seulement d'égalité, mais d'amitié parfaite. Les exemples les plus frappants en sont ces envois de vivres à la Grèce qui se poursuivent depuis un certain temps déjà, et l'instauration des plus cordiales relations avec les Arabes de Syrie et d'Irak, limitrophes de sa frontière méridionale.

Par sa noble et franche attitude, la Turquie sert assurément la cause de la paix dans le monde.

Libanais et Syriens

DANS LES ARMÉES ALLIÉES

Ce n'est pas seulement parmi les troupes sud-africaines — comme nous l'avons révélé dans un précédent numéro d' « Images » — qu'on constate la présence de volontaires libanais et syriens. Il y en a aussi parmi les Australiens, les Français combattants, les Canadiens et enfin — et surtout — parmi les Américains.

En Australie, où le nombre des émigrés libanais et syriens est très limité, il y eut cependant des engagements volontaires proportionnellement considérables. Plusieurs de ces volontaires ont eu la chance de venir en Egypte, l'an dernier, et de visiter la Syrie et le Liban que leurs pères ou leurs aïeux avaient quittés depuis des dizaines d'années.

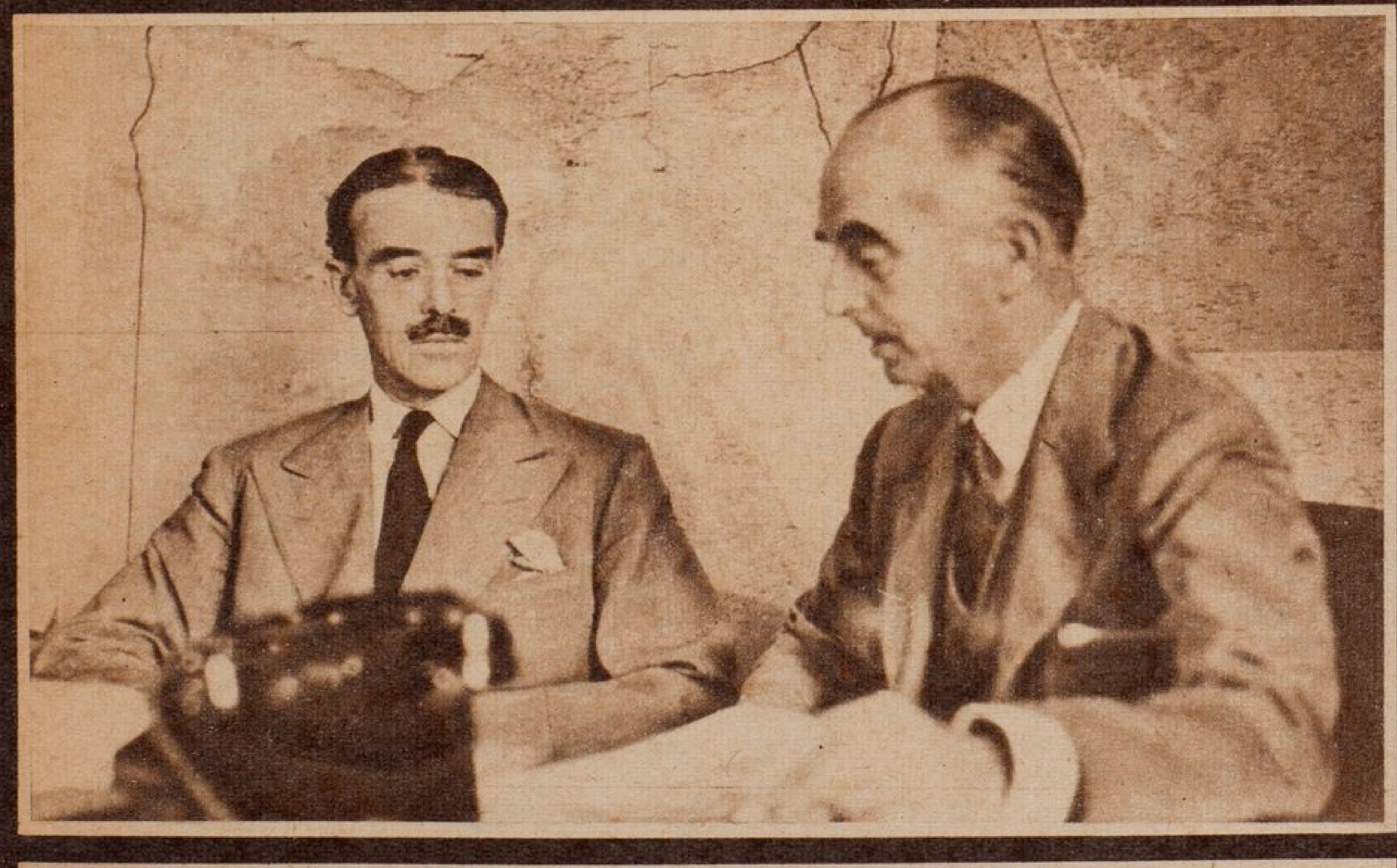
Parmi les troupes françaises combattantes, le nombre des Libanais et des Syriens s'élève, croyons-nous savoir, à près de deux mille. Ils comprennent deux groupes : celui des soldats combattants et celui des manœuvres, mécaniciens, etc... Il y a parmi eux des officiers qui jouissent de l'estime parfaite de leurs chefs. Quant aux combattants, ils ont vaillamment accompli leur devoir chaque fois qu'ils ont pris part à une action dans le désert occidental. Plusieurs d'entre eux se trouvaient, pendant les opérations de ces dernières semaines, à Bardia, Bir El Ghobi, Bir Hakeim, etc...

Quant aux troupes canadiennes, affectées à la défense du Dominion ou envoyées en Angleterre, elles comptent, elles aussi, un grand nombre d'émigrés libanais.

Mais c'est surtout dans l'armée américaine que le nombre des volontaires d'origine libano-syrienne atteint un chiffre inattendu. En effet, les volontaires qui se sont fait inscrire sont plusieurs milliers, et d'après les journaux arabes d'Amérique, leur nombre ne sera pas inférieur, pendant cette guerre, à celui de leurs aînés qui, pendant la dernière guerre mondiale, s'engagèrent en masse. Il y eut, jusqu'en 1918, près de cinquante mille émigrés ou fils d'émigrés libanais et syriens dans l'armée des Etats-Unis. Ces anciens combattants, qui perdirent sur les champs de bataille de France de nombreux camarades, formèrent, après la guerre, une association des « Anciens Combattants Libano-Syriens » qui existe toujours et étend ses ramifications dans tous les Etats américains. Parmi les noms cités par les journaux arabes de New-York, Washington et Boston, nous relevons ceux de plusieurs personnalités connues de la colonie libano-syrienne d'Amérique. Ces émigrés, à l'exemple de leurs aînés de 1917-1918, donnent une fois de plus les preuves de leur loyalisme envers la grande république des Etats-Unis où Syriens et Libanais, depuis plus d'un demi-siècle, trouvent l'hospitalité la plus accueillante.

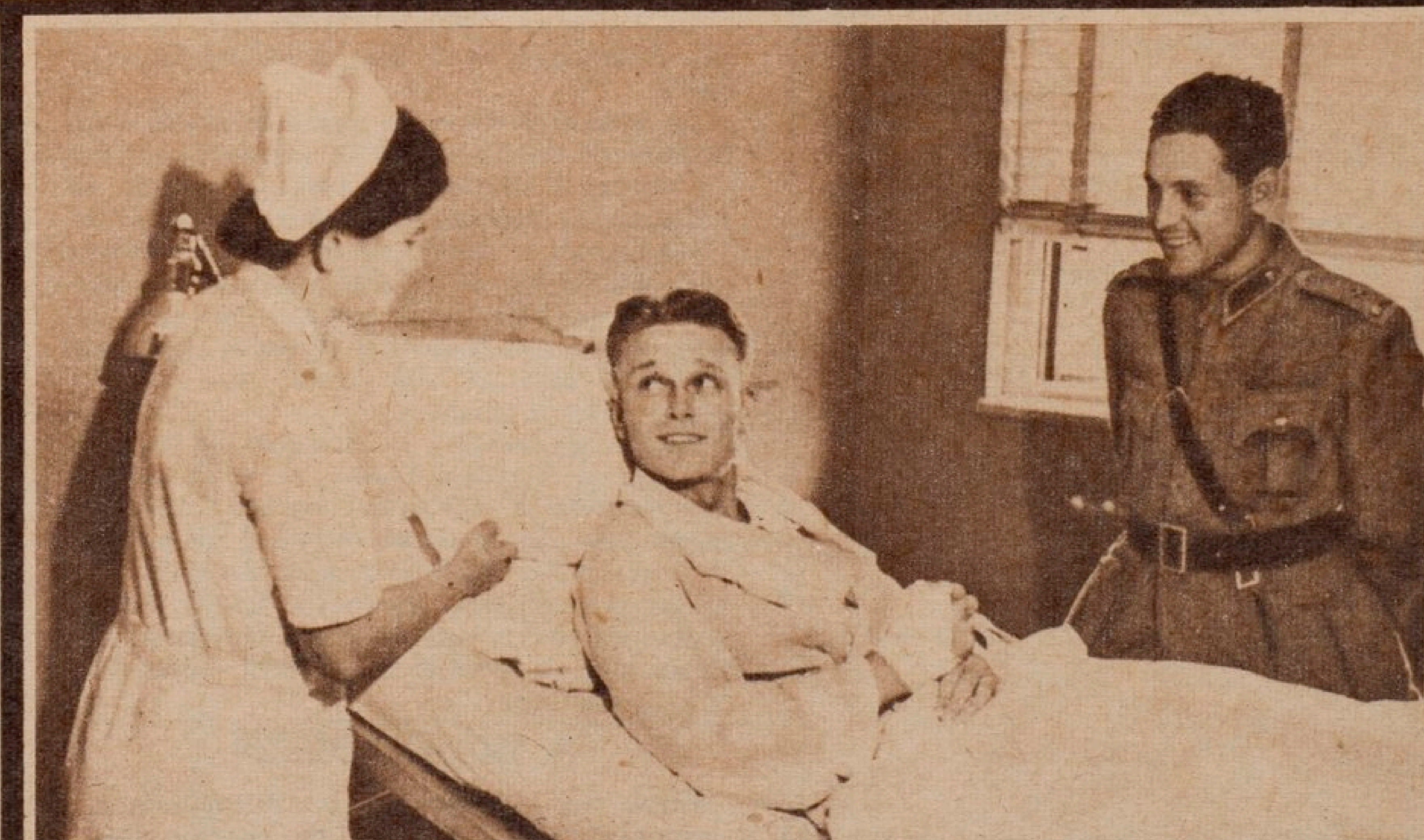
PROVERBES JAPONAIS

- **Il est difficile d'être fort sans être rude.**
- **Un voyage de mille kilomètres commence par un pas.**
- **Qui sait bien parler sait bien mentir.**
- **Un excès de courtoisie est une discourtoisie.**
- **Qui vole de l'or est jeté en prison. Qui vole des terres est sacré roi.**
- **Il vaut mieux être expert en un seul art, que mauvais artisan en plusieurs métiers.**
- **On peut supporter du thé froid et du riz froid, mais non pas des regards froids et des paroles froides.**
- **Les chats empruntés n'attrapent pas de souris.**



SIR HAROLD MACMICHAEL EN EGYPTE

Sir Harold MacMichael, haut commissaire britannique en Palestine, se trouve de passage en Egypte. Le voici en conférence avec M. Richard Casey, ministre d'Etat anglais pour le Proche-Orient.



VICTIME DE SON DEVOIR

Au cours du raid effectué par les pilotes américains au-dessus des Balkans, trois aviateurs furent obligés d'atterrir en territoire turc. L'un d'eux, le lieutenant Virgil Anderson, fut blessé. Le voici dans un hôpital d'Istanboul. A ses côtés, une nurse et un officier turc.

POUR COMPRENDRE

les communiqués

Les communiqués officiels foisonnent de noms inconnus, dont l'orthographe même varie souvent, de manière à laisser perplexes les nombreux lecteurs qui les parcourent. Des localités dont hier encore le public ignorait l'existence prennent, à la faveur des événements, une importance de premier plan. Nous avons cru utile, pour aider nos lecteurs à se diriger clairement dans le labyrinthe de ces noms nouveaux pour eux, quelques indications et éclaircissements qui faciliteront la compréhension de ces communiqués.

Al-Alamein :

A tout seigneur, tout honneur : commençons par le nom qui, depuis trois semaines, occupe la première place dans tous les communiqués : « Al Alamein », où se brisa l'élan des divisions blindées de Rommel. Textuellement, « Al Alamein » veut dire « les deux drapeaux », « Alam » signifiant communément en arabe « drapeau » ou « étendard ». Mais ce n'est pas dans ce sens que le nom d'Al Alamein, localité égyptienne située sur la voie ferrée Alexandrie-Marsa-Matrouh, doit être pris.

En effet, les Arabes, notamment les nomades, désignent par le mot « alam » toute montagne, toute colline, tout monticule.

Or, Al Alamein se signale par de nombreux monticules, dont deux d'une hauteur plus marquée, d'où les Arabes ont autrefois tiré le nom de l'endroit, soit les deux cimes. Ce nom est très répandu d'ailleurs dans les régions désertiques de l'Afrique du Nord, de l'Arabie, de la Syrie et de l'Irak.

Al Alamein d'Egypte n'est qu'une toute petite localité qui, n'était sa station de chemin de fer, ne serait habitée que par quelques Bédouins sous des tentes.

Tall-Al-Eissa :

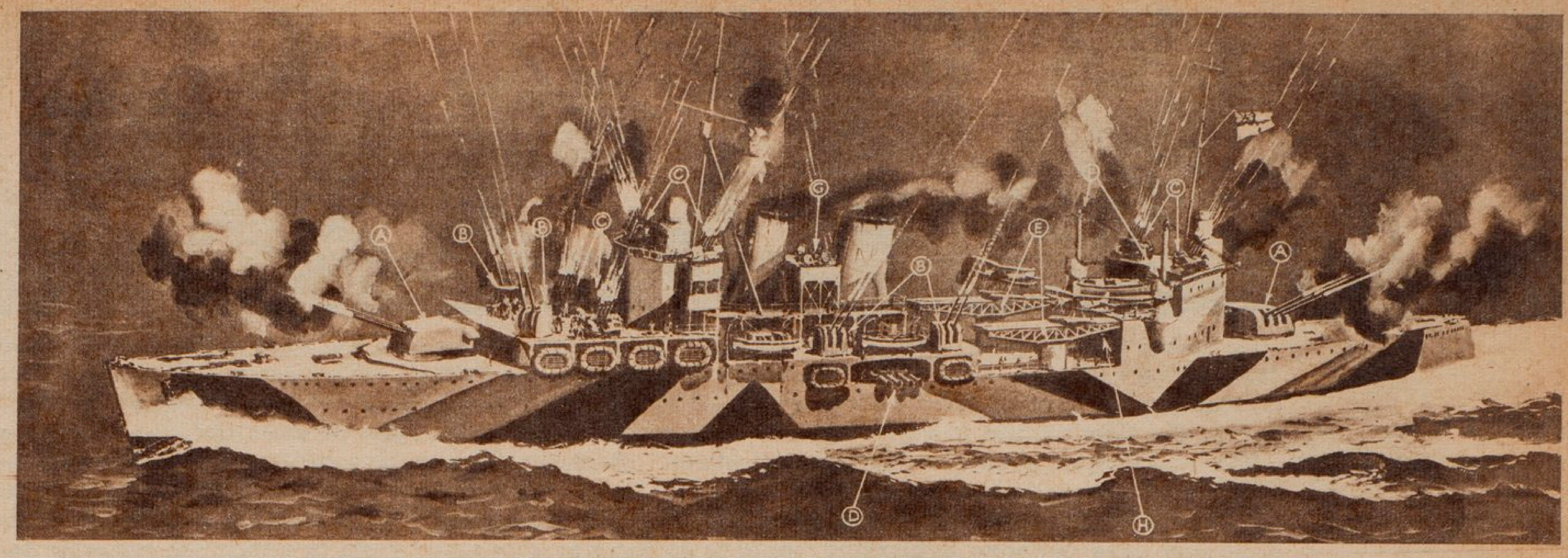
Le nom de Tall-Al-Eissa ou Eissi est également cité dans les communiqués, depuis que les Australiens ont enlevé cette position aux Allemands. C'est aussi un monticule situé à quelques kilomètres à l'ouest d'Al Alamein. « Eissa » ou « Eissi » est un nom propre, celui d'un personnage de quelque importance chez les nomades, qui donna son nom à l'endroit. Ce n'est donc pas « Issa », nom arabe de « Jésus », qu'il faut lire, mais « Eissa ». L'endroit est encore moins habité qu'Al Alamein. Il s'agit simplement d'un point-repaire sur la route du désert, rendu quelque peu à la vie par la proximité du chemin de fer.

Al-Makkhad :

Entre les deux points se trouve un troisième, à mi-chemin d'Al-Alamein à Tall-Al-Eissa, nommé « Al-Makkhad », ou « Al-Makkhada », ce qui veut dire « le bac » ou encore « l'endroit où l'eau s'infiltre ». Dans ces régions où les dépressions sont nombreuses et où l'eau des pluies forme parfois des marais ou des flaques dont quelques-unes sont de véritables étangs, il n'est pas étonnant que les Arabes aient dû se servir d'un radeau pour traverser l'eau accumulée dans la petite dépression de cet endroit, ou qu'ils aient voulu désigner cette dépression par la deuxième appellation : « l'endroit où l'eau s'infiltre ».

Al-Roueisate :

Au sud-ouest d'Al-Alamein, se trouve la position d'Al-Roueisate, citée à plusieurs reprises par les communiqués. C'est toujours le même thème des appellations : la montagne, la cime, le monticule. Une « roueisa » est un « tall » élevé, dont la cime est aiguë, du mot « ras ». « Roueisat » est le pluriel de « roueisa », usité aussi au singulier, pour désigner seulement « une cime aiguë ».



UN NOUVEAU CROISEUR BRITANNIQUE POUR L'OCEAN INDIEN

Les raids des avions japonais contre les navires de guerre britanniques dans le Pacifique ont suggéré aux experts navals d'envisager la construction d'un nouveau type de croiseur pour faire face aux bombardements les plus foudroyants de l'ennemi. Voici ce nouveau type de croiseur, construit spécialement pour l'océan Indien. Il jauge dix mille tonnes et possède les caractéristiques suivantes : il est armé de six canons de 8 pouces et de douze canons antiaériens de 4 pouces et de six pom-poms multiples. Un hangar, à l'arrière, peut abriter quatre hydravions. Les dimensions et la vitesse de ce nouveau croiseur sont égales à celles des unités de la classe « London » et du croiseur américain « Minneapolis » qui ont six cents pieds de long et peuvent déployer une vitesse de 32 nœuds. A bâbord et à tribord, huit tubes de 21 pouces contiennent les torpilles. Les lettres figurant sur notre dessin désignent : A) Canons de 8 pouces groupés par trois. B) Pièces antiaériennes de 4 pouces jumelées. C) Pom-poms multiples. D) Tubes lance-torpilles de bâbord. E) Catapultes destinées à lancer les hydravions. F) Grues. G) Projecteurs. H) Hangars.

La Suède

POSSÈDE UNE FLOTTE PUISSANTE

La Suède, qui fut une des plus grandes puissances militaires d'Europe, reste aujourd'hui une puissance navale. Il est intéressant de jeter un coup d'œil sur les forces sur mer d'un pays attaché à sa neutralité, encore que sa position géographique ne lui épargne pas les dangers de toutes sortes. Depuis la guerre, la Suède a d'ailleurs augmenté les unités de sa flotte. Elle a construit — ou construit encore — des bâtiments nouveaux dont le tonnage global est de 33.000 tonnes. Ce sont des sous-marins en particulier qu'elle a mis en chantier.

Ce qui fait qu'aujourd'hui la marine royale suédoise est de beaucoup plus forte qu'elle ne l'a jamais été dans les années précédentes. Voici ce qu'on connaissait de ses unités jusqu'à la fin de 1941.

a) Trois navires de bataille, « cuirassés » de 7.000 tonnes, armés de canons de 11 pouces.

b) Quatre anciens navires de bataille, antérieurs à 1914, armés de canons de 8 pouces et demi.

c) Un vieux croiseur, armé de canons de 6 pouces.

d) Un navire porte-avions, type croiseur.

e) Deux croiseurs de bataille — dont l'un est en train d'être complété.

f) Dix-sept destroyers.

g) Quatre contre-torpilleurs.

h) Neuf vedettes lance-torpilles.

i) Vingt et un sous-marins, ainsi qu'un certain nombre d'autres bâtiments légers ou auxiliaires.

Pour mesurer l'effort accompli par le gouvernement suédois, une simple comparaison des chiffres budgétaires est édifiante. 38.000.000 de couronnes ont été dépensées en 1937/38 pour la marine royale ; 49.364.000 couronnes l'année suivante ; et 70.000.000 en 1939/40. Il ne fait aucun doute que la progression a continué pour les exercices suivants. 5.500 officiers et marins servent dans les équipages de la flotte, en période normale. Quels effectifs donnerait une mobilisation générale, nul ne le sait encore, mais on évalue à plus de 700 les officiers de réserve que la marine royale appellerait à leurs commandements respectifs si jamais la Suède, pour une raison ou pour une autre, devait mobiliser.



LA PRINCESSE ELIZABETH S'ENROLE

S.A.R. la Princesse Elizabeth, tout comme deux cent mille jeunes filles anglaises ayant atteint l'âge de seize ans, s'est enrôlée dans les « services nationaux britanniques ». La voici, en uniforme de girl-guide, signant son acte d'enregistrement dans les bureaux du ministère du Travail. On se rappelle aussi qu'en une brillante cérémonie, la jeune princesse apparut pour la première fois, à l'occasion de son seizième anniversaire, dans une cérémonie publique. Le roi George organisa cette cérémonie sur l'instigation de son premier ministre Winston Churchill. Héritière du trône de Grande-Bretagne, la princesse Elizabeth est douée des qualités fondamentales qui feront d'elle la grande reine d'une grande nation.

Pigeons voyageurs

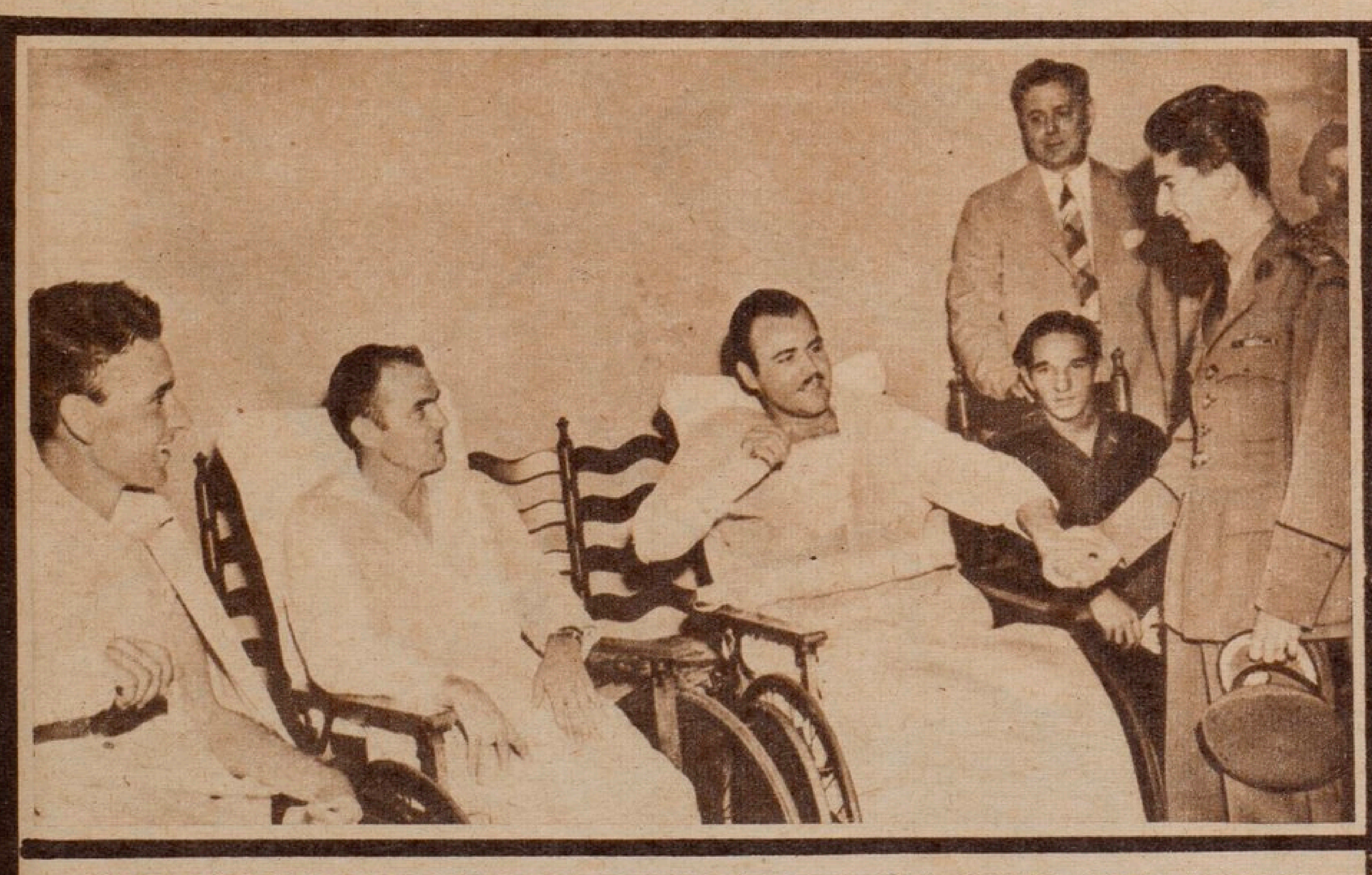
DE LA R.A.F.

Depuis la guerre, les services, les armes et le personnel de la Royal Air Force se sont considérablement étendus. On sait par exemple que la R.A.F. possède toute une flotte de vedettes rapides et de canots de sauvetage. Les défilés et les revues ont d'autre part popularisé le gracieux Corps Auxiliaire Féminin de l'Aviation. Mais on parle moins des pigeons de la R.A.F. Elle en utilise pourtant quelque 500.000 dont 2.000 sont quotidiennement « en mission » pour le compte du commandement côtier. Il est en effet des circonstances où les avions ne peuvent — ou ne doivent pas — émettre des messages par T.S.F. Le bord lâche alors ses précieux pigeons voyageurs qui accomplissent leur tâche à la perfection.

C'est aux éleveurs civils de bonne volonté que l'aviation britannique demanda, les premiers temps, de lui fournir des pigeons.

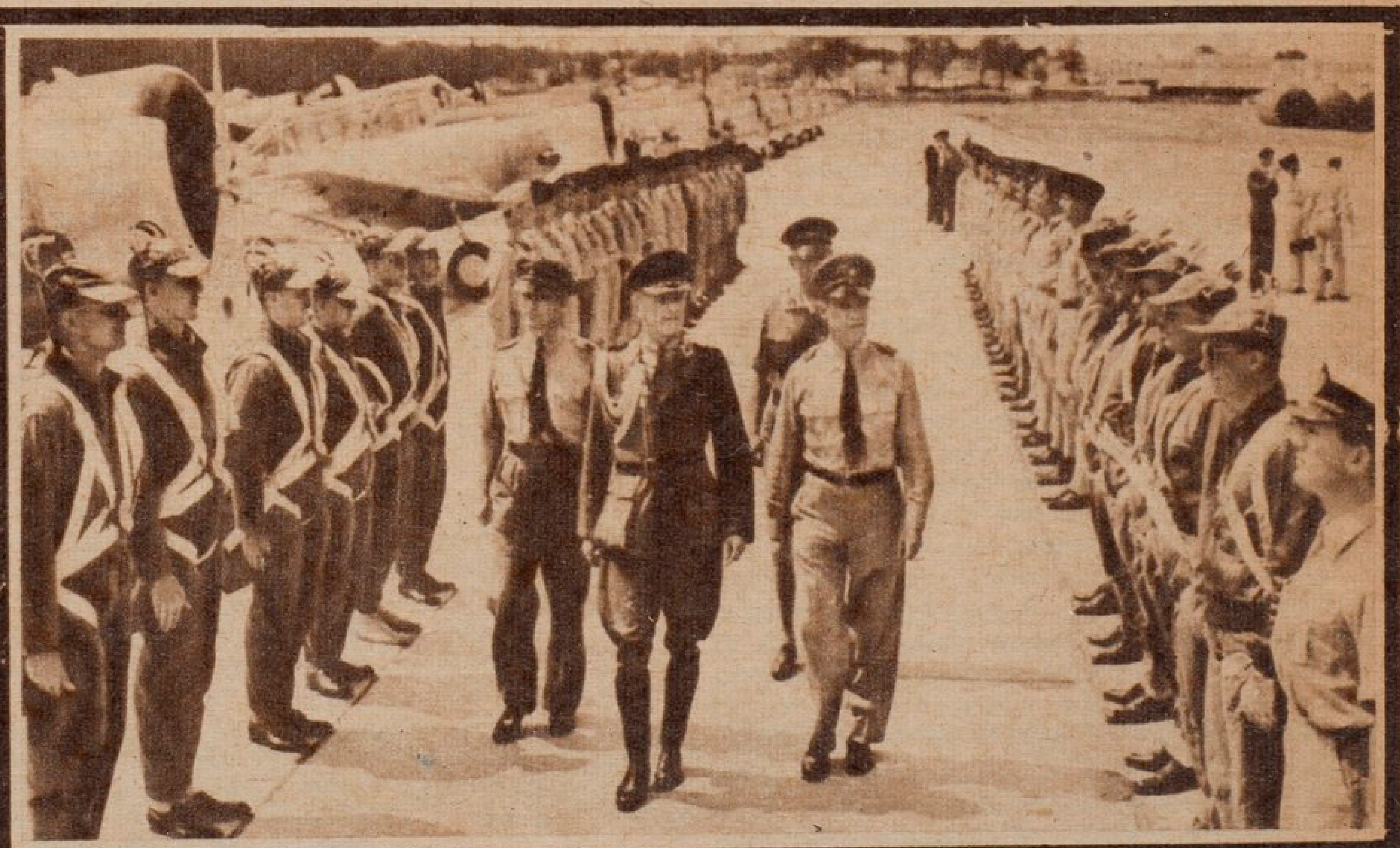
Elle les élève aujourd'hui elle-même, les entraîne et les dresse dans ses propres colombiers. En pratique, aucun appareil de la R.A.F. ne prend plus l'air sans avoir emporté deux pigeons pour toute éventualité. Les plus vigoureux de ces volatiles peuvent faire 200 milles avant de regagner leur « base ». Et quelquefois en un temps record : la palme revient, dans le domaine de la vitesse, au pigeon qui franchit 175 milles à 20 milles en moyenne à l'heure. S'il fallait les décorer, les motifs de citation ne manqueraient pas. Un appareil lâcha un jour un de ses pigeons en face des côtes scandinaves à une hauteur de 13.000 pieds : à cette altitude le temps était beau, mais le pigeon respirait mal. Il se laissa tomber comme une pièce de plomb jusqu'à 1.500 pieds. Malheureusement, il fonçait dans une tornade. Le pilote qui l'observait le jugea perdu. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, trois jours plus tard, il le retrouva sain et sauf à sa base !

La R.A.F. est très attachée à ses pigeons voyageurs. Les aviateurs en voient fréquemment revenir, qui sont blessés : chasseurs maladroits ou criminels ! Une campagne a été entreprise pour faire connaître aux chasseurs la différence fondamentale dans le vol entre un pigeon voyageur et le vulgaire gibier. Les pigeons de la R.A.F. filent droit devant eux, et vite. Ils sont pressés. Les autres ont tout le temps de voler à leur fantaisie : ils rendent aussi infiniment moins de services...



PIERRE II REND VISITE AUX HEROS DU RAID DE TOKIO

Le roi Pierre de Yougoslavie, qui se trouvait de passage en Amérique, a rendu visite aux hardis aviateurs, blessés au cours du brillant raid qu'ils ont effectué au-dessus de Tokio. Le voici, dans un hôpital de Washington, serrant la main à un valeureux aviateur.



DES AVIATEURS HOLLANDAIS S'ENTRAINENT EN AMERIQUE

Le général Van Oyen (au centre) passe en revue les cadets de l'aviation hollandaise établis dans une base aérienne des Etats-Unis où ils s'entraînent. Une chaude réception fut réservée aux aviateurs hollandais tant par l'armée que par la population civile.

LA VICTOIRE

La guerre atteint un tournant décisif de son histoire. Les armées de l'Axe sont profondément engagées sur des fronts éloignés où elles livrent des combats épuisants. Au sein des Nations Unies, des voix s'élèvent: « Frappons maintenant! Le moment est venu d'ouvrir un second front! Il faut tenter l'invasion du continent occupé par l'Allemagne! » Les dirigeants des démocraties travaillent jour et nuit, mettant la dernière main au plan grandiose qui les mènera à la victoire.

Par quel moyen le succès final sera-t-il atteint? Plusieurs experts de notoriété mondiale répondent sans hésiter : par l'AVIATION. Le potentiel des Alliés, en ce qui concerne les constructions et les performances aériennes, est immense. La Grande-Bretagne, les Etats-Unis et les nations qui combattent à leurs côtés possèdent les moyens de mettre en ligne une flotte aérienne formidable, capable de balayer d'un coup d'aile la puissance terrestre de l'Allemagne et du Japon. Reste à savoir si l'aviation peut à elle seule constituer un facteur décisif de victoire. Dans les deux articles que nous reproduisons, dûs à la plume de William B. Ziff et du major Seversky, le problème de la guerre dans les airs est étudié sous tous ses aspects.

1-ATTAQUER LA CITADELLE ALLEMANDE

L'expert américain, William B. Ziff, directeur du magazine « Flying », a étudié, dans un article que nous reproduisons, les possibilités de l'emploi de l'aviation en vue d'une guerre spécifiquement aérienne. Ziff a abouti à la conclusion que les Nations Unies, si elles sont capables de mettre à profit les ressources immenses dont elles disposent, peuvent venir à bout de leur principal adversaire, l'Allemagne, par une série prolongée de raids massifs.

●

La destruction de l'Allemagne par des bombardements aériens est possible. Mais les préparatifs que nécessite une entreprise d'une telle envergure sont considérables. Car, pour qu'un pareil plan ait des chances de réussite, les Alliés doivent concentrer toutes leurs énergies, leurs ressources, tout leur potentiel humain et mécanique, en vue d'un assaut aérien général contre le territoire du Reich.

Et pourtant, tous ces efforts, pour ardus qu'ils soient, sont bien inférieurs à ceux que nécessiterait l'organisation d'une invasion du continent, avec des millions d'hommes, des montagnes de matériel transportés par une immense flotte.

Les dernières évolutions de la situation, et les événements de Russie en particulier, permettent de prévoir que les Alliés, tôt ou tard, procèderont à l'ouverture du second front. Cela veut-il dire qu'au moment où elles entreprendront l'invasion du continent ou toute autre opération terrestre de grande envergure les Nations Unies auront eu le temps de parachever leurs préparatifs ? A mon avis, non, surtout en ce qui concerne les Etats-Unis. Même si la République nord-américaine arrive à monter une armée puissamment armée et équipée, de quelle façon ces forces pourront-elles être transportées au delà de l'Atlantique ? Hommes, armements, pétrole, vivres, ravitaillements sont autant de problèmes qui ne peuvent être résolus qu'au moyen d'une immense flotte marchande.

DIFFICULTES D'UNE INVASION

On ne peut envisager une invasion de l'Europe sans prendre en considération que, jusqu'à maintenant, des forces navales n'ont pas été capables d'approcher des côtes, défendues par une aviation basée sur des aérodromes terrestres. De plus, il ne faut pas oublier qu'en Europe des millions de soldats allemands, bien entraînés, vétérans de plusieurs campagnes, attendent l'envahisseur éventuel. L'ennemi dispose de lignes de communications courtes et bien organisées ; il peut opérer à partir de bases aériennes déjà aménagées, alors que nous serions obligés d'improviser des aérodromes, d'établir tant bien que mal des lignes de ravitaillement. Les batailles de Grèce, de Norvège, de la Malaisie ont été autant d'illustrations éloquentes de ces faits. Et la bataille de Grande-Bretagne a démontré que même une invasion aussi minutieusement préparée que l'était, par les Allemands, celle des Iles est vouée à l'échec, tant que les défenseurs peuvent opposer à l'attaquant une aviation puissante. L'effort de la Luftwaffe fut arrêté net par quelque trois mille jeunes gens qui combattirent dans les airs et gagnèrent le combat le plus décisif des temps modernes. Pour la première fois, l'armée aérienne de Gœring fut tenue en échec. Cette victoire n'était possible qu'au-dessus de la Grande-Bretagne.

Ceci nous mène à la conclusion que **toute entreprise tentée contre des territoires « non germaniques » ou « non japonais » ne constituerait qu'une ACTION DEFENSIVE. Elle laisserait intactes les sources principales de la puissance ennemie, consistant en la totalité de sa force industrielle et militaire.**

Aucune action véritablement offensive ne peut être entreprise, si ce n'est contre l'Allemagne elle-même ou contre le Japon.

Or, la seule voie par laquelle nous pouvons frapper l'Allemagne est la voie aérienne. C'est là-haut dans le ciel que nous pouvons entrevoir la possibilité de vaincre l'adversaire sur un théâtre d'opérations décisif. C'est seulement dans ce domaine que notre capacité industrielle, nos ressources techniques et notre position tactique peuvent nous donner la supériorité sur tout ce que l'ennemi pourra mettre en ligne.

Depuis la dernière guerre, la science de la guerre a changé, mais dans une petite proportion. Le principe essentiel est demeuré intact : accumuler dans un secteur propice le plus grand nombre possible d'hommes et de bouches à feu. Seuls quelques précurseurs audacieux, comme « Billy » Mitchell et le général italien Douhet, osèrent entrevoir dans l'avenir des changements radicaux de la technique de la guerre. Jadis, les masses combattaient sur les champs de bataille. Aujourd'hui, elles luttent dans les centres industriels. Le monstre blindé a remplacé les attaques à la baïonnette. La guerre est devenue une rivalité de production et d'économie industrielle : avions, véhicules motorisés, pétrole, canons, et une foule d'autres instruments, sont les facteurs principaux d'un conflit armé. Et par-dessus tout cela, la position géographique joue un rôle qu'on ne peut se permettre de négliger. La « blitzkrieg », qui a eu des succès retentissants sur les territoires continentaux d'Europe et d'Asie, a échoué dans d'autres circonstances : la Wehrmacht, arrivée aux bords de la mer du Nord, n'a plus pu avancer. Elle dut attendre une décision dans les airs avant de pouvoir se lancer à l'attaque des Iles Britanniques. A partir de cet instant, la bataille continua seulement dans le ciel, alors que les forces terrestres ne pouvaient que se tenir dans l'expectative. Un maréchal de l'Air britannique résuma en quelques mots l'équation représentée par cette situation : « Toute armée d'invasion d'un continent est impossible. Seule une armée d'occupation est possible ».

LA GRANDE-BRETAGNE, BASE AVANCEE IDEALE

Aujourd'hui, les Iles Britanniques constituent le terrain d'envol idéal pour mener la guerre aérienne contre l'Allemagne. Situées à quelques centaines de kilomètres du cœur des industries ennemies, elles doivent être considérées comme une base avancée pour nos opérations futures. Le général Mitchell avait déclaré au Congrès américain, en 1931, que « pour gagner une guerre, il n'était pas indispensable de détruire les armées et les flottes ennemies, mais qu'il suffisait de mettre hors d'usage les centres industriels constituant la force de l'adversaire ». Voici la stratégie que nous pouvons mettre en pratique avec beaucoup de profit, du moment que les Alliés peuvent opérer à partir de la Grande-Bretagne. Notre stratégie à l'encontre de l'Axe doit être dominée par la reconnaissance du fait que nous devons prendre l'offensive avant que l'ennemi puisse se prévaloir de la domination d'un immense territoire asiatico-africain, lui permettant de disposer d'un potentiel humain et matériel supérieur au nôtre.

La clé de voûte de tout l'échafaudage de l'Axe est l'Allemagne. Une fois la citadelle allemande détruite, la guerre sera gagnée. Or, j'affirme que nous pouvons dès maintenant déclencher la bataille de l'Allemagne, et que, par une destruction systématique, échelonnée sur une période de temps relativement courte, nous pouvons remporter la victoire, à la condition que toutes les énergies des Nations Unies soient concentrées dans ce but. Nous produisons à l'heure actuelle plusieurs centaines de bombardiers quadrimoteurs par mois, et bientôt, de nos usines, sortiront cinq cents de ces appareils mensuellement, sans compter une grande quantité d'avions moyens et petits. En outre, nous avons les moyens de porter notre production à mille gros bombardiers par mois.

Toute notre force d'attaque devra être concentrée en Grande-Bretagne, visant au centre même du dispositif principal ennemi, c'est-à-dire l'Allemagne.

Le célèbre von Clausewitz a émis un principe qui est toujours valable : toutes les forces d'attaques doivent être concentrées en un point où les coups seront le plus décisifs, et ce, même au risque d'affaiblir d'autres positions secondaires. Une offensive aérienne, pour réussir, ne doit pas être une opération de harassement. Elle doit être une attaque en face comme celles qui sont entreprises sur terre. Les attaquants doivent accepter de subir de lourdes pertes.

UNE FLOTTE AERIENNE POUR L'ATTAQUE

Les Nations Unies devraient pouvoir disposer de 5.000 bombardiers de trois cents tonnes, et d'une vitesse de 650 kilomètres à l'heure, pour mener la grande offensive aérienne contre l'Allemagne. Leurs usines devraient travailler à plein rendement, afin de combler au fur et à mesure les pertes subies par cette force d'attaque. Ces effectifs seraient suffisants pour apporter aux Alliés, sinon une décision, du moins des avantages d'une portée incalculable.

Déjà, bien avant les lourdes pertes aériennes supportées par les Allemands sur le front oriental au cours de cet hiver, Sir Archibald Sinclair me déclara qu'il était certain « que la R.A.F. était en ce moment supérieure à la Luftwaffe, et à la force allemande en général, dans tous les domaines, en nombre aussi bien qu'en qualité ». Mais cette marge de supériorité ne permet pas à l'Angleterre de maintenir simultanément le contrôle de certains points distants de ses bases. Par contre, les constructeurs britanniques ont mis au point des chasseurs à long rayon d'action, capables d'escorter des bombardiers sur des raids à grande distance. Tel est le nouveau Westland Whirlwind, bimoteur, qui peut accompagner les gros appareils jusque sur Cologne.



Les bombardiers britanniques à long rayon d'action partent de Grande-Bretagne pour des attaques massives sur les territoires allemands ou occupés par l'Allemagne. Ces raids dont les résultats ont été plus que concluants se renouvelleront sur un rythme de plus en plus régulier et sur une échelle de plus en plus large. Pour remporter une victoire décisive, dit M. Ziff, il faut avant tout attaquer la citadelle allemande...

Aujourd'hui, nous jouissons de l'énorme avantage de pouvoir concentrer toute notre puissance aérienne contre l'ennemi. L'Allemagne ne peut en faire autant. Elle est profondément engagée dans l'interminable guerre contre l'U.R.S.S. Napoléon disait : « N'essayez jamais une attaque frontale contre une position que vous pouvez prendre à revers. » La puissance aérienne nous offre à l'heure actuelle l'opportunité de « prendre à revers » le continent européen occupé par des millions de soldats de l'Axe. Pourquoi donc tenter l'aventure d'une attaque de front ?

Le but principal des Nations Unies devrait être d'augmenter le poids des attaques aériennes contre l'Allemagne, et ce à tout prix. La fabrication des gros bombardiers serait concentrée aux Etats-Unis, et les appareils pourraient rejoindre leurs bases britanniques par leurs propres moyens. Le problème du transport serait ainsi résolu dans une assez grande proportion. Les Anglais devraient s'adonner exclusivement à la construction des avions de combat. Aussi longtemps que le front de Russie restera ouvert, cette armada aérienne sera capable d'ouvrir un véritable « second front ».

Cette campagne devra être basée sur un plan général, soigneusement préparé, visant à une victoire complète et décisive. Des bombardements sporadiques, désordonnés, ne peuvent donner des résultats consistants. Seul un plan continu de destruction, reposant sur l'élimination systématique des nœuds de communications, des ponts, des chantiers navals, des grandes usines, des réservoirs d'essence et des centres industriels, peut aboutir à la défaite de l'ennemi, mis dans l'incapacité de poursuivre son effort de guerre.

COMMENT BOMBARDER L'ALLEMAGNE

Voyons maintenant la composition d'une force d'attaque aérienne parfaitement organisée. Pour chaque opération, j'envisage une escadre composée de bombardiers lourds, accompagnés de bombardiers moyens et légers ainsi que d'appareils de combat. Toute l'escadre arriverait à grande altitude au-dessus de la région visée, en formations, assurant le maximum de protection aux appareils lourds qui se trouveraient au centre. Voici une distribution des forces : dix gros bombardiers transportant une charge utile de 50 tonnes ou plus ; cinquante bombardiers moyens, transportant 20 tonnes chacun, et cent bombardiers légers, chargés de 5 tonnes d'explosifs. Cette formation pourrait déverser sur l'objectif deux mille tonnes de matières destructrices à chaque raid. La région battue par cette grêle de projectiles serait complètement dévastée.

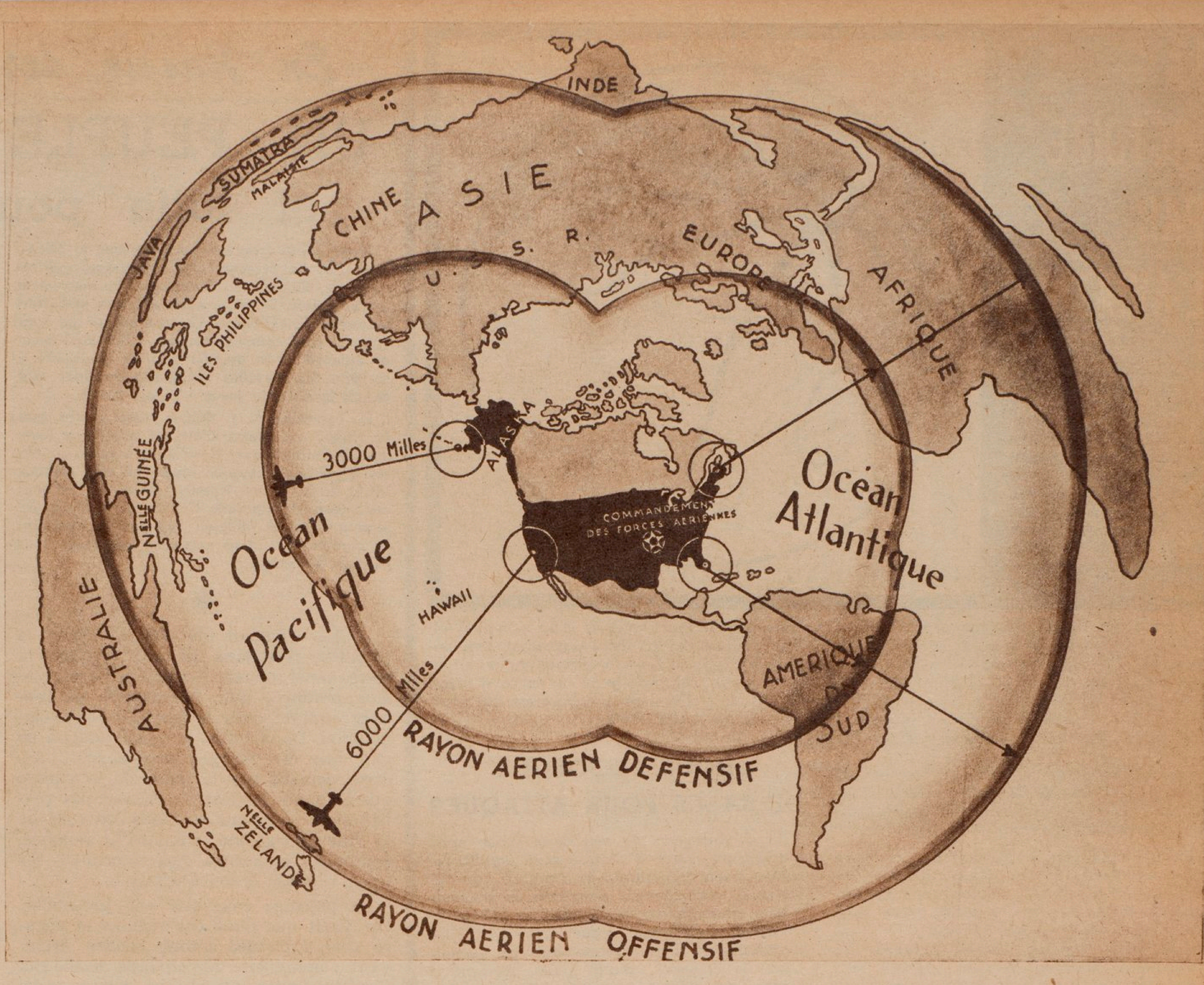
On pourrait également augmenter considérablement le calibre des bombes. Une bombe de dix tonnes est capable de détruire des constructions à huit kilomètres à la ronde. Des raids effectués à l'aide de ces projectiles géants, suivis par des vagues d'avions lâchant des bombes incendiaires, pourraient réduire en cendres n'importe quelle ville ou centre industriel.

La construction d'une flotte aérienne capable de mener de pareilles opérations sur une grande échelle peut présenter, à première vue, d'énormes difficultés. Les milliers d'avions qui sont nécessaires ne peuvent être construits qu'au prix de grands efforts et de lourds sacrifices. Mais les dirigeants politiques et militaires des Nations Unies ne doivent pas perdre de vue le coût, en hommes, en matériel et en ressources, de la grande armée qu'ils ont l'intention de mettre sur pied. La guerre totale contre le Reich doit être envisagée comme un facteur essentiel et décisif de victoire définitive. Une fois la Luftwaffe pratiquement éliminée, les centres vitaux démolis, l'Allemagne ne serait plus qu'une immense cible inerte, exposée à tous les coups. Alors, l'invasion deviendrait possible. L'expérience de la Crète et de la Hollande a démontré qu'une nation désorganisée par un pilonnage aérien systématique ne peut opposer qu'une résistance affaiblie à des troupes d'occupation arrivant du ciel. Les parachutistes alliés pourront donc compléter le travail des escadres aériennes.

L'Amérique du Nord est en train de monter une armée aérienne composée de 2 millions d'hommes, et compte, d'ici la fin de l'année prochaine, construire la quantité formidable de 185.000 avions. Au fur et à mesure que ces chiffres seront approchés, l'offensive aérienne contre l'Allemagne pourra être menée avec plus d'intensité.

Récemment, un magazine a commencé son éditorial par cette phrase : « L'air est notre route. Nous l'avons découverte et nous l'avons ouverte au trafic. La guerre aérienne est notre guerre. »

Seule la guerre à outrance, menée dans le ciel d'Allemagne, pourra nous donner une victoire rapide et décisive.



Carte dessinée par le major de Seversky, montrant comment l'Amérique pourrait contrôler le monde entier, avec ses avions à long rayon d'action dont il préconise la construction en masse.

2 - FRAPPER LE JAPON AU CŒUR

Le major Seversky, célèbre créateur d'avions, est actuellement, aux Etats-Unis, une autorité reconnue en matière de stratégie aérienne. Au cours de la dernière guerre, Seversky fut un as de l'aviation navale russe. En 1918, il émigra en Amérique du Nord. Neuf années plus tard, il devenait citoyen américain et se voyait conférer le grade de major de réserve dans l'Aéronautique des Etats-Unis.

L'aviation de guerre est redevable à Seversky de plusieurs inventions comme celle d'un nouveau viseur de bombardiers, celle du premier appareil d'entraînement à aile basse. De plus, le major a largement contribué au développement du rayon d'action des avions modernes de combat.

Voici comment Seversky commente la question des bombardements contre le Japon.

●

En demandant au Congrès des crédits extraordinaires pour l'augmentation des effectifs de la marine, un de nos stratèges navals a déclaré que ces sommes fantastiques étaient destinées à permettre aux Etats-Unis « de gagner la maîtrise des mers par la destruction de toutes les forces navales de l'ennemi ». Il est pour le moins étrange de constater que cette affirmation, ainsi que bien d'autres du même calibre, soient acceptées sans protestations par nos législateurs, par la presse et par l'opinion publique. Et pourtant, aux yeux de n'importe quelle personne au courant des choses de l'aviation, ce programme devait paraître comme la manifestation par excellence d'une conception stratégique surannée.

Pour mesurer l'inutilité de la promesse du stratège naval, émettons une supposition optimiste. Supposons que, par un miracle extraordinaire, toutes les forces navales ennemies soient détruites à l'instant. Et demandons-nous alors si ce « miracle » nous donnerait vraiment la maîtrise des mers.

Est-ce que nous pourrions nous permettre d'envoyer nos flottes de bataille dans les eaux japonaises pour bombarder les ports du Mikado, ses bases de sous-marins et ses fortifications côtières ? La réponse à cette question est, à coup sûr, négative, et l'amiral qui oserait concevoir de telles actions serait immédiatement interné pour la durée de la guerre. Aussi longtemps que le Japon disposera d'une puissance aérienne, non pas transcendante, mais seulement raisonnable, nous ne pourrons pas risquer une aventure pareille.

Et si ce miracle s'était produit après la perte des Philippines, de la Malaisie et des Indes Néerlandaises, est-ce que les navires de guerre américains auraient été capables de reconquérir les territoires perdus ? De nouveau, la réponse est négative. Une fois que l'ennemi a établi fermement sa puissance aérienne en certains points, le Pacifique sud devient une zone interdite à nos navires de guerre, quel que soit le nombre d'unités dont nous disposons.

Malgré la « destruction des forces navales ennemies », notre flotte magnifique devrait se tenir à une distance appréciable de l'ennemi. Et cette distance serait exactement égale au rayon le plus étendu des appareils nippons basés sur des aérodromes terrestres.

LA FORCE AERIENNE PRIME LA PUISSANCE NAVALE

Je ne désire, dans ces colonnes, élever aucune critique à l'encontre de nos chefs militaires, mais je tiens à mettre en garde les responsables qui n'ont pas encore saisi la nouvelle réalité, à savoir que la maîtrise des airs est la première condition essentielle pour le succès de toute opération menée à la surface de la terre ou de la mer.

Ceci ne veut pas dire, évidemment, qu'il n'existe pas d'actions importantes qui sont dévolues aux forces de surface. Ceci ne veut pas dire, non plus, que notre commandement doit abolir complètement les armées et les flottes. Et, finalement, ceci ne veut pas dire qu'il faut renoncer à des opérations menées par la coordination des forces aériennes, terrestres et navales. Mais, d'autre part, il faut admettre que l'aviation a été arbitrairement contenue dans un rayon réduit, comme si nos stratèges voulaient excuser son enchaînement aux forces de surface.

Par le fait que la puissance aérienne est devenue aujourd'hui le facteur décisif de la guerre, la victoire est, plus que jamais, à notre portée. Les Etats-Unis sont le pays de l'aviation par excellence : ils possèdent les ressources naturelles nécessaires, disposent du génie créateur de milliers de spécialistes, et leur capacité de production leur confère une suprématie indiscutable.

Le facteur déterminant de la guerre entre l'Amérique et le Japon a été, jusqu'à maintenant, le fait que nous avons dû combattre l'ennemi dans les Philippines et aux Indes Néerlandaises, ce qui représente, en termes de lignes sûres de ravitaillement, des distances s'étendant de 7.000 à 12.000 milles. Par contre, les Nippons se trouvent à une fraction de ces distances de nos territoires avancés : ils sont à 3.000 milles de l'Alaska, à 2.000 milles des îles Aléoutiennes (1).

Pour obtenir une nette vision de la situation stratégique dans l'océan Pacifique, il faut imaginer le Japon comme une pieuvre géante. Son corps, contenant ses organes vitaux, se trouve dans les îles nippones proprement dites. Ses tentacules s'étirent sur des milliers de kilomètres, jusqu'en Chine, en Malaisie, aux Indes Néerlandaises, aux Philippines, à Guam et à Wake, et en direction de l'Australie.

IL FAUT FRAPPER AU CŒUR

Il suffit que nous soyons à même de frapper la terrible bête au cœur, c'est-à-dire au Japon même, pour qu'aussitôt tous ses tentacules tombent d'eux-mêmes, relâchant leurs prises sur des victimes soumises ou combattantes. Mais parce que nous avons manqué de prévision et d'audace révolutionnaire, en ne préparant pas les armes et la stratégie appropriées, nous nous trouvons placés, actuellement, dans la seule alternative d'avoir à attaquer les tentacules un à un.

(1) *Cet article a été écrit avant que les Japonais n'occupent les îles Sitka et Agatu dans le groupe des Aléoutiennes.*



LA VICTOIRE PAR L'AVIATION

(SUITE)

Tel le corps d'une pieuvre avec ses tentacules étendus sur sa proie, le Japon offre une cible de choix pour les avions de bombardement alliés. « Frappez au cœur, dit le major Seversky, et ses tentacules retomberont inertes. »

Il n'est pas impossible que cette méthode coûteuse nous mène vers le succès. Car l'ennemi, à l'instar de nous-mêmes, a manqué d'exploiter à fond les possibilités de la nouvelle arme. Aussi longtemps qu'en Extrême-Orient existeront des lignes de communications en dehors de la portée de l'aviation nippone, nous pouvons continuer à renforcer nos positions face aux tentacules, malgré les dizaines de milliers de kilomètres qui nous séparent des principaux théâtres des opérations.

La stratégie prévue aujourd'hui par notre commandement est en harmonie avec le programme grandiose de constructions navales et d'équipement terrestre, prévu dans les budgets des années à venir. Ce n'est qu'en 1948 que les unités prévues au programme prendront la mer, ce qui veut dire qu'au plus tôt en 1945, la flotte des Etats-Unis pourra commencer une action de grand style.

Le plan, tel qu'il est prévu, n'est que la répétition d'une vieille stratégie, appliquée cette fois-ci sur une échelle plus grande. Notre état-major compte, sans doute, reconquérir le terrain perdu kilomètre par kilomètre, et ainsi reprendre graduellement la maîtrise de tout le Pacifique. Je prétends que cette méthode n'a pas de sens. Nous devons oublier la stratégie surannée et nous préparer, dès maintenant, à une attaque directe contre le cœur de l'ennemi. Nous devons donner à nos généraux et à nos amiraux toutes les armes dont ils ont besoin pour la conduite de la présente phase du conflit. Mais ne retardons pas d'un jour la fabrication de nouvelles armes. Si seulement une fraction des matières premières, destinées actuellement aux armes normales, était détournée au profit de l'aviation, si les autorités exploitaient à fond notre génie aéronautique, nous pourrions, en relativement peu de temps, construire la machine et mettre au point l'organisation qui nous permettront de prendre un raccourci vers la victoire.

ADAPTONS NOS AVIONS A LA NOUVELLE STRATEGIE

Lorsque je préconise la construction immédiate d'une flotte aérienne à long rayon d'action, en vue d'opérations dirigées contre le cœur du Japon, je pense que j'interprète les désirs de tous nos aviateurs. Avec notre nouvelle aviation, nous pourrions déclencher l'attaque, d'abord en partant de l'Alaska et des îles Aléoutiennes, ensuite de bases aménagées sur la côte américaine ou canadienne du Pacifique. Le succès de cette stratégie directe résoudrait automatiquement tous les problèmes militaires qui se posent aujourd'hui dans le grand océan, en dehors du Japon.

Les appareils permettant une attaque directe contre les îles japonaises sont réalisables, et plusieurs spécimens existent déjà. Je recommande spécifiquement la création et la construction d'une flotte de super-bombardiers de la taille de notre Douglas B-19 et de nos hydravions Glenn-Martin. Ces appareils possèdent un rayon d'action de 8.000 milles et le Japon se trouve à quelque 3.000 milles de l'Alaska. L'armada, dont je recommande la construction, aurait une marge adéquate de portée, lui permettant de manœuvrer à son aise au-dessus des centres industriels nippons, de lâcher ses projectiles et de parcourir la voie de retour jusqu'en Alaska. Nos moyens doivent nous permettre de construire des types absolument parfaits. Et lorsque ces bombardiers prendront l'air, ils seront les véritables cuirassés du ciel.

Alors que les gros avions pourront décoller de bases installées en Alaska, leur escorte de chasseurs pourra s'envoler des avant-postes des îles Aléoutiennes, situés un millier de milles plus à l'ouest. Les chasseurs seront forcément d'un rayon d'action inférieur. Mais lorsque je parle de chasseurs, j'entends de véritables appareils de combat, croiseurs de l'air, équipés d'un potentiel offensif supérieur, blindés, possédant une vitesse en rapport avec les avions qu'ils auront à convoyer, et développant un rayon d'action égal à celui des super-bombardiers qui pourra atteindre 15.000 milles.

NOUS DISPOSONS DE BASES POUR ATTAQUER

La combinaison de ces deux types nous fournira une force d'attaque bien équilibrée, suffisamment importante du point de vue numérique, suffisamment puissante en bouches à feu, chargements de bombes et autres attributions militaires, pour nous permettre d'attaquer le Japon fermement, en recherchant le combat, plutôt qu'en l'évitant, à l'instar des actions qu'entreprenaient les escadres navales du temps où les avions n'existaient pas.

Si notre industrie de guerre se met immédiatement à l'œuvre, je pense qu'il nous faudra trois années pour mener à bien la construction de notre nouvelle aviation.

Mais pendant que nos usines construiront les nouveaux avions, nous devons nous servir des effectifs déjà existants pour pousser la guerre dans sa seconde phase. Nous pouvons, d'ores et déjà, commencer à attaquer le Japon. Nous pouvons augmenter le rayon d'action des avions dont la construction a été déjà entreprise. Près de 200.000 appareils sont prévus dans le programme de constructions aéronautiques des deux années à venir. Si tous ces appareils seront pourvus d'un rayon d'action supplémentaire, atteignant un minimum de 3.000 milles, tout un horizon d'opérations possibles s'ouvrira devant nous.

Au lieu d'être transportés par voie de mer, au risque d'attaques sous-marines ou par les airs, les nouveaux appareils pourront rejoindre leurs bases du Pacifique et de Honolulu par leurs propres moyens. De là, nos bombardiers, avec leurs escortes d'avions de combat, pourraient établir une zone de contrôle allant jusqu'à Guam, qui se trouve à peine à 1.600 milles des Philippines. En un mot, même le matériel existant, si on lui donne un rayon d'action accru, pourrait nous donner la possibilité de mener le combat échelon par échelon.

Du moment que les circonstances nous obligent d'avoir recours à la guerre fastidieuse « mille par mille » et « île par île », il serait désastreux de limiter stupidement nos propres capacités. Les bombardiers dont nous disposons arrivent à couvrir toutes les distances intermédiaires du Pacifique, et, par conséquent, sont indispensables à la stratégie « kilomètre par kilomètre ». Reste encore à mettre au point les appareils de chasse.

Actuellement, chaque fois qu'une île sera reprise aux Japonais, toute l'aviation de chasse se trouvant à la « station précédente » devra être démontée, chargée, déchargée, et remontée dans des conditions extrêmement hasardeuses, vu les possibilités d'attaque de la part de l'ennemi.

Le moins que l'on soit en droit d'attendre, au cours de cette année, c'est que l'aviation prenne le commandement de la stratégie, transporte des troupes, et soit soutenue à fond par l'armée et la flotte qui viendront consolider toutes les victoires-éclair qu'elle pourra remporter.

Nos moyens, comparés à ceux du Japon, sont tellement supérieurs que, dans la course pour la suprématie aérienne, notre victoire ne fait pas l'ombre d'un doute. Nous ne devons, toutefois, pas perdre de vue que les Nippons, au fur et à mesure qu'ils s'emparent de nouveaux territoires, sont mis en mesure de combler la différence. D'où la nécessité d'agir dès maintenant, alors qu'il existe encore une marge de sécurité, et non pas demain, lorsque nous serons peut-être obligés de commencer la course avec des chances à peu près égales.

En Russie, derrière les lignes,

UN PEUPLE TRAVAILLE et lutte pour sa liberté

Nous avons trop tendance, lorsque le hasard nous met en présence d'une personne qui revient de Russie, de l'interroger exclusivement sur la guerre, la préparation militaire et l'effort industriel de l'U.R.S.S. Ces sentiments qui nous animent sont compréhensibles. L'U.R.S.S. occupe aujourd'hui le premier plan de l'actualité, à la suite des batailles sanglantes qui font rage depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire.

Le capitaine A. J. Bell a passé quatre mois en Russie, en qualité d'attaché auprès de l'ambassade britannique. Il veut bien nous confier ses impressions et nous révèle un côté presque inédit de la vie en Russie. Dans un langage évocateur, le capitaine Bell dresse à notre intention quelques tableaux typiques de l'existence quotidienne dans certaines provinces de l'Union Soviétique.

●

— Le voyageur qui débarque pour la première fois dans un pays est, par la suite, constamment dominé par l'impression première qu'il a ressentie en prenant contact avec le territoire nouveau pour lui. Dans Tiflis, je m'attendais à ne voir que des visages préoccupés, des êtres écrasés par le poids de la guerre qui embrase l'Ouest soviétique. La réalité était toute autre. Dans les rues de la ville géorgienne, hommes et femmes, contents, souriants, parcouraient les rues, vaquant à leurs affaires.

Le paysage caucasien est grandiose. On dirait que dans ces régions la nature s'est appliquée à tout rendre attrayant : immensité des champs de blé qui étendent leurs chevelures d'or à perte de vue. Parfois, le décor se fond dans une étendue verdoyante. Nous survolions l'une des forêts qui couvrent une bonne partie du territoire : des centaines de milliers d'arbres séculaires, aux feuillages touffus. A Tiflis, le gouverneur géorgien nous attendait. Il nous offrit, à l'aérodrome même, un banquet somptueux.

— Les populations locales n'étaient-elles donc pas étonnées de constater la présence d'étrangers dans leur région ?

— Dans tous les cas, elles ne le montraient pas. Malgré notre habillement qui tranchait nettement sur la tenue nationale des Russes, nous passions presque inaperçus. Personne dans les rues ne se retournait sur notre passage. Chacun ne pensait qu'à son travail. La guerre manifestait sa présence par l'activité bourdonnante qui régnait dans toute la ville.

— Est-ce vrai que les autorités exercent une surveillance étroite sur les étrangers ?

— On ne peut le nier. A Khazan, je fus interrogé par la police parce que l'on m'avait entendu parler l'anglais. Mais sur présentation de mes papiers, on me relâcha avec des excuses. Une autre fois, je me baignais dans la Volga, lorsqu'un agent de police m'appela de la rive pour me demander mes papiers. Heureusement, mes documents se trouvaient dans la poche de mon veston que j'avais laissé sur la berge... Cette surveillance est d'ailleurs pleinement justifiée. La cinquième colonne n'existe pas en U.R.S.S.

— Qu'est-ce qui vous a le plus frappé, en ce qui concerne les Russes ?

— Leurs magnifiques dons artistiques. Oui, je sais, la population de l'U.R.S.S. a étonné le monde par ses qualités combattantes, son courage inouï, son acharnement au travail, son esprit de sacrifice. Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'être séduit par les manifestations artistiques auxquelles j'eus l'occasion d'assister. J'ai vu le fameux ballet de l'Opéra de Moscou dont la renommée a été de tout temps internationale. Les costumes et les décors étaient d'une perfection grandiose, l'exécution parfaite. A Kuybishev, j'ai vu danser des enfants vêtus en costume de fées. Un véritable régal artistique. A Bakou, j'ai assisté à des danses de folklore. Les Cosaques nous donnèrent l'occasion d'assister à des représentations de choix.

— Quelles sont, d'après vous, les conditions de vie en U.R.S.S. ?

— Très dures, si l'on se place du point de vue du confort tel que nous l'entendons. Les Russes méprisent tous les raffinements auxquels nous sommes habitués. Mais aussi devons-nous reconnaître que c'est la vie rude à laquelle ils ont été entraînés, qui leur permet aujourd'hui de faire la guerre. Le peuple russe combat sur les champs de bataille et dans les usines. Les ouvriers, conscients de l'importance de la tâche qui leur incombe, travaillent jour et nuit. Le gouvernement récompense leurs efforts par des décorations.

— Et la femme russe ?

— Ma foi, elle n'est pas très différente de la femme de chez nous. J'ai vu, dans les rues de Moscou, de Kuybishev, des jeunes femmes vêtues avec goût, bien coiffées et aux ongles vernis.

Les jeunes générations sont l'objet de soins tout particuliers de la part du gouvernement. Je vous donne un exemple. En U.R.S.S., les tramways sont constamment bondés. Les voyageurs effectuent presque tous leurs trajets debout. Néanmoins, un certain nombre de sièges est réservé aux femmes accompagnées par des enfants. Les tramways russes présentent une autre particularité curieuse : ils sont conduits par des femmes, et le receveur, également une femme, est toujours coincé par la foule. Les voyageurs se passent le prix du voyage de main en main, jusqu'au receveur, qui détache un billet. Le ticket revient par le même chemin.

— Est-ce que la nourriture est abondante ?

— Assez. Je crois que seul le pain est rationné : cinq cents grammes par tête et par jour, ce qui constitue une quantité plus que suffisante. Les boucheries, les marchés sont ouverts à l'achat libre.

— Quelle est la ville russe qui vous a le plus frappé ?

— Toutes les cités russes ont leur charme particulier. Toutefois, j'ai remporté une impression particulière de Khazan. La ville est divisée en deux parties distinctes. Autour de l'importante faculté de médecine, des immeubles modernes dressent leurs silhouettes puissantes vers le ciel. Presque toutes ces bâtisses ont été actuellement affectées au service des blessés qui sont ramenés du front. Sur le plateau s'érige le kremlin, une tour vieille de plusieurs siècles. Le vieux Khazan est composé de cabanes en bois pittoresques et confortables.

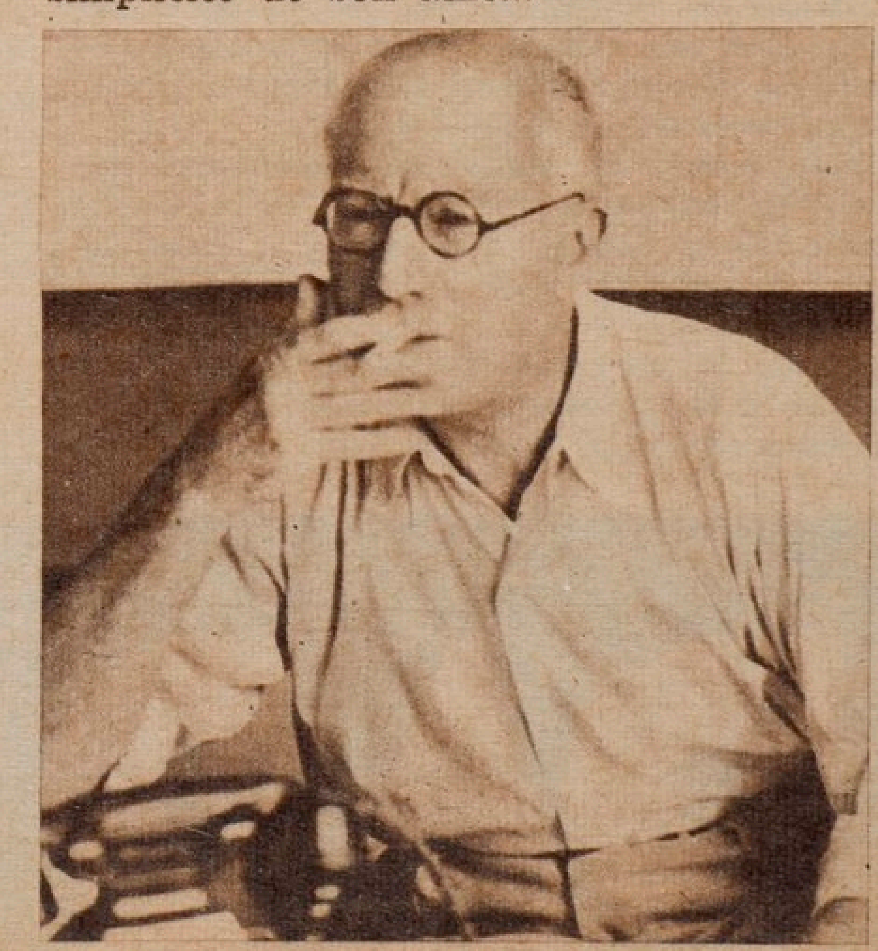
— A quelle époque avez-vous quitté l'U.R.S.S. ?

— En novembre 1941. J'ai voyagé par l'avion qui transportait M. Litvinoff, Sir Walter Monckton et les ambassadeurs des Etats-Unis et d'Iran en Russie.

— Vous êtes-vous entretenu avec M. Litvinoff ?

— Certainement, et notre voyage a été agrémenté par la conversation vive et spirituelle du diplomate russe. C'est un homme à l'intelligence vive, à l'esprit éveillé. Constamment, il fait preuve d'une grande compréhension de tous les problèmes actuels. Il tient toujours compte des points de vue les plus divers et les apprécie à leur juste mesure.

J'ai été très heureux d'avoir pu, pendant quatre mois, contempler le peuple russe qui combat, travaille durement et, malgré tout, se distrait avec toute la simplicité de son âme...



Deux élèves parachutistes descendent avec leurs parachutes, retenus par des cordages, d'une tour en acier de 250 pieds de hauteur.



Dans une section spéciale de Randolph Field, Texas, des cours spéciaux sont donnés aux aspirants-parachutistes qui s'initient avec entrain aux différentes manipulations d'un parachute.



Voilà de quoi familiariser l'aspirant-parachutiste à une descente véritable. L'appareil ne s'ouvrira qu'après une chute dans le vide de quinze pieds.

PARACHUTISTES AMERICAINS
à l'entraînement

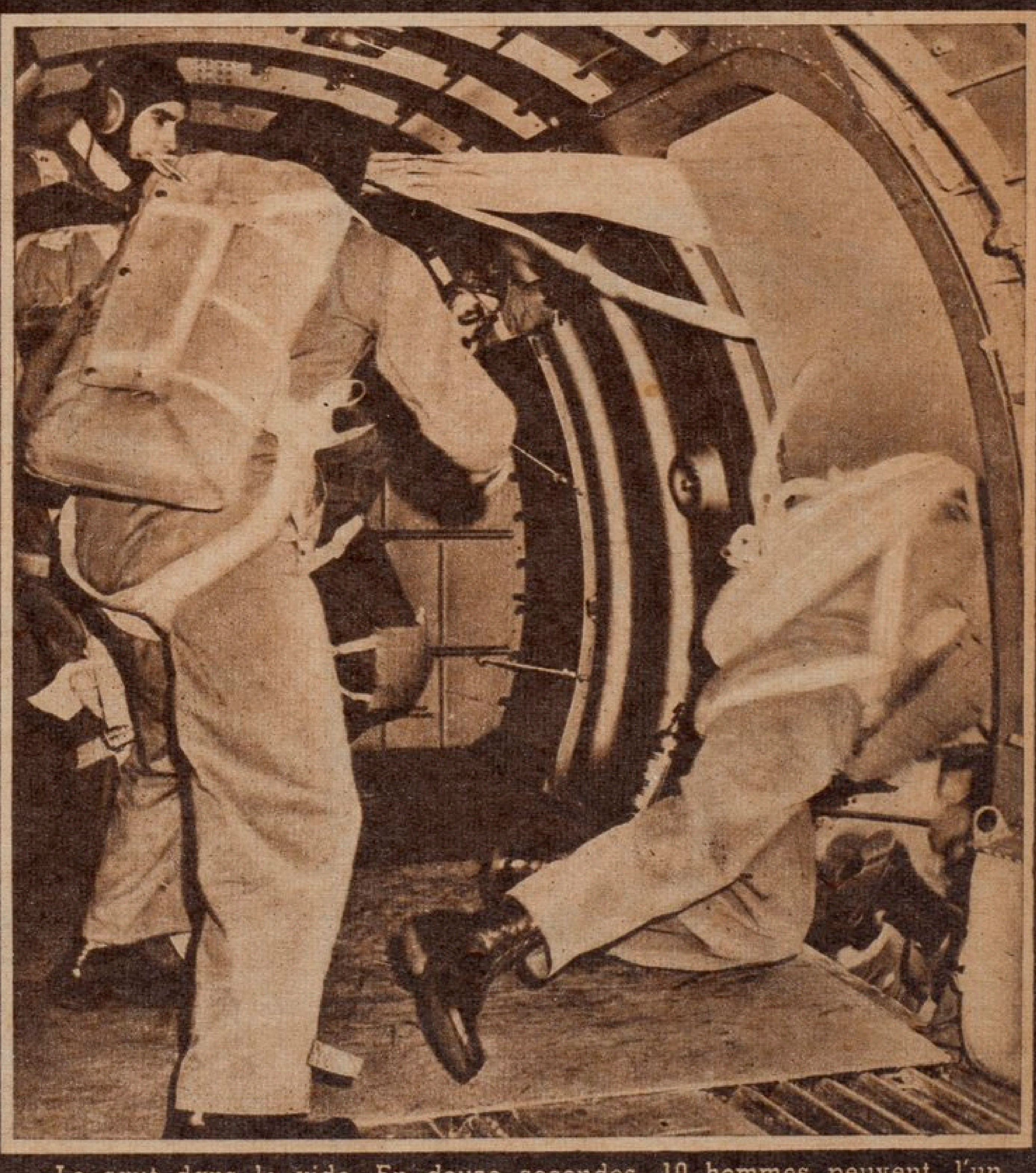
Une grande part a été donnée dans l'armée américaine à l'entraînement de troupes parachutistes qui se sont vite familiarisées à ce nouveau moyen de combat. Ces quelques photos montrent des aspirants-parachutistes en plein exercice.



Le chef des parachutistes américains, le général William Lee, qui se trouve en mission en Angleterre.



Un parachutiste doit être hardi, courageux et de constitution particulièrement forte, tels ces quatre cadets américains nouvellement entraînés



Le saut dans le vide. En douze secondes, 10 hommes peuvent, l'un après l'autre, se précipiter dans le vide à travers la cloison étroite d'un appareil aérien.



LA LEÇON

ELLES ECOUTENT ATTENTIVEMENT LA CAUSERIE QUI LEUR EST DONNEE PAR UN INSTRUCTEUR BRITANNIQUE.

Fem... LÉGION...

CES LEGIONNAIR...

...D'ANGLETERRE...

...D'EGYPTE...

...D'ARMENIE...

...DU YEM...

...ÇON SUR LE TABLEAU NOIR.

L'ENTRAINEMENT PHYSIQUE JOUE UNE GRANDE PART DANS L'EDUCATION DES FEMMES-LEGIONNAIRES.

DEVANT ET SUR LEURS CAMIONS, LES A.T.S. ATTENDENT LE SIGNAL DU DEPART. ON REMARQUERA PARMI ELLES UNE FEMME DE COULEUR (DEUXIEME A DROITE) ET DIFFERENTS TYPES EXOTIQUES.

...mes ...NNAIRES

Un grand nombre de femmes légionnaires, dont le chiffre atteint aujourd'hui trois mille et représentant plus d'une demi-douzaine de nationalités différentes, ont été engagées dans le rang des A.T.S. (Auxiliary Territorial Service). Elles servent dans l'armée britannique du Moyen-Orient où elles rendent des services très appréciables, conduisant des autos-ambulances, transportant des blessés vers les hôpitaux. Animées d'un grand courage, elles font preuve d'une endurance à toute épreuve et on l'a bien vu dans les moments les plus critiques de la campagne du désert où elles ont été d'une utilité toute particulière. Elles subissent un certain entraînement et quelques-unes se distinguent par des qualités de bravoure qui leur valent l'admiration de leurs camarades masculins.

...RES VIENNENT DE TOUTES PARTS...



...U YEMEN...



...DE SUISSE...



...D'ALLEMAGNE...



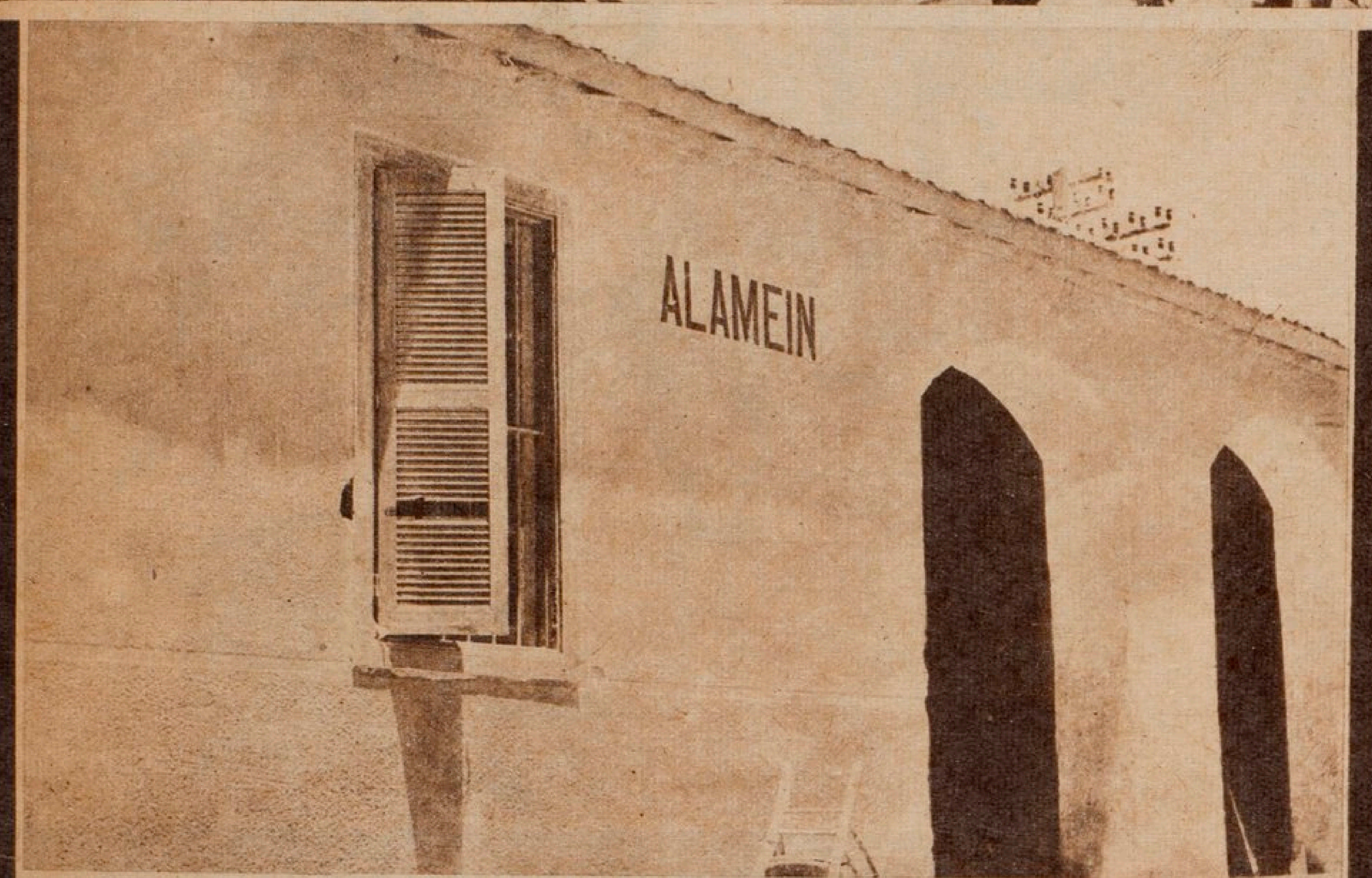
...DE RANGOON...





Les Australiens sont là. Les ennemis n'ont qu'à se bien tenir. L'heure du repas parmi les troupes australiennes.

Un grand nombre de soldats ennemis furent faits prisonniers au cours de la récente bataille du désert. En voici un groupe chargé à bord d'un navire.



La station de chemin de fer d'El Alamein, où la Huitième Armée a réussi à freiner l'avance allemande avant de passer elle-même à l'attaque.



Après une dure bataille, le sol est jonché de cadavres allemands. Les contre-attaques d'Auchinleck ont provoqué de lourdes pertes chez l'adversaire.

Depuis deux ans

CORRESPONDANT DE GUERRE

dans le Moyen-Orient



EDWARD KENNEDY

Chef de bureau de l'Associated Press

raconte

QUELQUES SOUVENIRS

Les lecteurs des quatre coins du globe guettent fébrilement, chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, les dernières nouvelles de la guerre. Des millions d'existences humaines sont en jeu. Des idéologies se choquent en des rencontres gigantesques. D'Extrême-Orient, de Russie, d'Egypte partent par milliers les mystérieuses ondes de radio.

Le correspondant de guerre est l'esclave de l'information. Il suit partout les forces armées, se hasarde sur les champs de bataille, effectue de fréquentes incursions jusqu'aux premières lignes pour mieux voir la guerre afin de pouvoir mieux la raconter.

Depuis 1940, Edward Kennedy est en Egypte. A la fin de ce mois, il comptera deux années de séjour parmi nous. A cette occasion, nous avons voulu lui demander quelques souvenirs, quelques impressions. Sans se faire prier, Kennedy raconte, simplement, d'une voix égale.

Il a passé six ans en Europe, toujours en qualité de correspondant de l'Associated Press. D'abord à Paris. Ensuite, pendant une année, il a suivi la guerre d'Espagne. Il était à Valence, à Madrid. Deux ans à Rome, une année dans les Balkans. Finalement, il est venu vivre la grande aventure du Moyen-Orient.

— J'arrivai en Egypte au moment où les troupes de Graziani atteignaient Sidi-Barrani. L'attaque contre la vallée du Nil semblait imminente. Retranché dans Marsa-Matrouh, appuyé sur la ligne d'El Alamein qui joue un rôle de premier plan aujourd'hui, Wavell attendait le choc. Mais les Italiens ne semblaient pas vouloir avancer.

A l'époque, nous étions, en Egypte, huit correspondants de guerre seulement. Un jour, j'appris que le général Wavell s'apprêtait à partir pour la Crète. C'était donc de ce côté-là qu'allait se déclencher la riposte britannique, me dis-je. En compagnie d'Alan Morhead, du « Daily Express », je fus invité à accompagner le commandant en chef au cours de sa tournée d'inspection. Mon collègue et moi prîmes place à bord de l'immense « Sunderland », hydravion géant, qui nous transporta jusqu'à l'île. Le voyage fut agréable au possible.

Mais ce ne fut que quelques semaines plus tard que nous devions apprendre la façon parfaite dont nous avions été induits en erreur. Wavell depuis longtemps mettait au point la campagne de Libye, mais la seule condition de réussite était de maintenir tous ses préparatifs dans le plus grand secret. Le voyage en Crète ne fut qu'un subterfuge pour donner le change à l'ennemi. L'invitation de deux correspondants de guerre à prendre part à cette randonnée devait contribuer à renforcer l'opinion générale tendant à prévoir des événements importants en Grèce.

Mais le général Wavell nous avait promis de nous faire signe aussitôt que des opérations d'envergure auraient été engagées. Au matin du 9 décembre 1940, il nous annonça que ses troupes avaient investi les positions italiennes de Sidi-Barrani. Sans perdre une seconde, nous nous mîmes en route vers l'ouest. Nous étions anxieux d'assister à cette campagne qui s'annonçait passionnante. Wavell nous avait dit que les premières nouvelles étaient favorables. Il ajouta également qu'il ne disposait que de moyens très limités, mais qu'il espérait recevoir des renforts en matériel de la part de... l'ennemi ! Au moment même, cette déclaration saugrenue me fit sursauter, ainsi que mes collègues. Mais les événements qui suivirent me donnèrent l'explication de la chose. Cette campagne de Cyrénaïque fut menée à bien grâce à un immense matériel que les troupes britanniques enlevèrent à l'ennemi : essence, vivres, armes, et surtout une grande quantité de véhicules motorisés. Oui, Wavell possède l'audace qui fait un grand général.

Malheureusement pour nous, nous n'arrivâmes pas à voyager aussi vite que les soldats de Wavell. Il nous fallut une semaine entière pour atteindre la frontière libyenne. Plus d'une fois nous eûmes des démêlés sérieux avec les moteurs de nos voitures. Lorsque finalement nous pûmes rattraper l'arrière-garde britannique, les Australiens étaient déjà entrés en action. Nous eûmes toutefois la chance de pouvoir assister aux étapes principales de cette épopée glorieuse : Bardia, Tobrouk, Derna, Benghazi. Ce fut là une des campagnes les plus réussies de cette guerre.

— Quel est votre souvenir saillant de la campagne de Grèce ?

— Les attaques aériennes incessantes de l'ennemi et l'attitude magnifique de la population. La Luftwaffe jouissait d'une supériorité écrasante. Pendant la retraite des troupes britanniques, j'assistai à des attaques en masse effectuées par des bombardiers à croix gammée. Parfois, cinquante oiseaux de mort se lançaient à la fois sur un de nos camps, soulevant sur leur passage un tonnerre d'explosions. Un jour, nous fûmes assaillis depuis l'aube jusqu'au crépuscule par des escadrilles de deux ou trois avions qui arrivaient par vagues ininterrompues. Dans cet enfer, nous

ATTAQUE...



C'est de Syrie que cet Australien a ramené ce lapin-mascotte. Comme on le voit, il fait bon ménage avec ce jeune chien offert aux troupes par un Bédouin du désert.



Des troupes creusent un fossé pour l'installation d'un canon de gros calibre.



A travers les sables mouvants du désert, il n'est parfois pas très facile pour un camion de se mouvoir sans s'enliser. Des hommes viennent à la rescousse.



Les troupes britanniques reçoivent tous les jours une énorme quantité de renforts et de matériel de guerre.

étions quand même impressionnés par la beauté des paysages que nous traversions, si différents des immenses étendues ingrates du désert occidental. Partout, nous étions accueillis d'une façon touchante. Les Grecs savaient que nous battions en retraite, que nous allions essayer d'évacuer leur pays, qu'ils allaient tomber aux mains de l'ennemi. Malgré cela, ils manifestaient une sympathie sans réserve à notre égard.

— Comment avez-vous quitté la Grèce ?

— Je réussis à m'embarquer sur un petit caboteur grec. J'étais en compagnie d'un groupe d'Australiens, qui avaient voulu emporter une centaine de prisonniers allemands. En haute mer, notre bateau fut attaqué par des avions ennemis. Les prisonniers voulurent profiter de l'attaque pour tenter un coup de main. Ils espéraient pouvoir maîtriser leurs gardiens, s'emparer du navire et le diriger vers un port grec. Les Australiens, aidés par l'équipage, eurent vite fait de les mettre à la raison. Quelques jours plus tard, nous débarquions en Crète, dans la baie de Suda.

— Vous avez alors assisté aux combats de l'île ?

— Hélas ! non. Et vous ne trouverez pas un seul correspondant de guerre, parmi ceux qui étaient en Grèce, qui ne regrette aujourd'hui de ne pas être demeuré quelques jours de plus en Crète. Mais nous étions tous loin de nous douter des événements qui allaient se dérouler dans l'île. Oui, nous avons raté là une « story » sensationnelle. Nous aurions bien voulu assister à la première manifestation véridique d'une invasion par la voie des airs. Caprices du hasard !

De retour en Egypte, j'appris les derniers événements de Libye. Les Allemands de Rommel étaient venus à la rescousse et réussissaient à effectuer une poussée jusqu'à la frontière égyptienne. Mais, à mon avis, cette contre-attaque fut déclenchée trop tard. Si l'ennemi avait tenté une invasion de l'Egypte pendant que la bataille de Grèce battait son plein, il aurait pu peut-être réussir.

— Etes-vous demeuré en Egypte à cette époque ?

— Vous n'y pensez pas ! En Asie Mineure, trois campagnes étaient entreprises par les troupes impériales. Je filai en Syrie, où j'arrivai à temps pour assister à l'entrée des soldats alliés à Damas et à Beyrouth, ensuite je passai en Irak où la révolte de Rachid Aaly venait d'être maîtrisée, et finalement je suivis la courte campagne de l'Iran

— Avez-vous assisté à des combats en Iran ?

— Oui. Les troupes indiennes prenaient d'assaut la grande raffinerie d'Abadan. Pendant quatre jours, la bataille fut très violente, quoique conservant un caractère local. Les assaillants durent surmonter une difficulté principale. Ils avaient reçu des instructions de s'emparer de la place sans endommager les installations. Dès lors, ils ne purent faire usage de leur artillerie. Mais au bout de quatre jours, ils pénétraient dans la position encore intacte.

En novembre 1941, le sort de la guerre me ramenait dans le désert occidental.

— Qu'est-ce qui vous a le plus frappé au cours de cette seconde campagne de Libye ?

— La terrible puissance de la R.A.F. Quel contraste avec la campagne de Grèce ! Là-bas, chaque fois que nous entendions le vrombissement d'un moteur d'avion dans le ciel, nous nous hâtions de nous mettre à couvert, sans chercher à savoir s'il s'agissait d'un appareil britannique ou allemand. Neuf fois sur dix, nous avions raison. En Libye, par contre, nous ne levions même pas la tête, lorsqu'un avion passait. A coup sûr c'était un appareil de la R.A.F.

— Avez-vous suivi les dernières opérations du désert ?

Kennedy sourit :

— Oui, et je pense que tout ce que je pourrai vous en dire est déjà connu de vos lecteurs. Néanmoins, à aucun moment je n'ai envisagé que les Britanniques pouvaient perdre l'Egypte, et plus que jamais je maintiens cette ferme conviction.

— Quel a été le moment le plus tragique de votre carrière en Egypte ?

Notre interlocuteur se dirige vers sa bibliothèque et en tire un ouvrage : « Ils volèrent dans les sables », par le Squadron-Leader George W. Houghton.

— Cette aventure est racontée tout au long dans ce beau livre. Nous étions trois, aux portes de Derna : Houghton, un chauffeur et moi-même. Nos troupes avaient investi la ville. Nous arrivâmes dans un aérodrome abandonné. Çà et là, des cadavres jonchaient le sol. De durs combats s'étaient déroulés en cet endroit. Une estafette britannique s'approcha de nous et nous dit de nous mettre à couvert. A l'aide de ses jumelles, nous pouvions voir l'ennemi dans la ville. Des soldats qui allaient et venaient, mais ne semblaient pas s'apprêter à combattre.

« Quelques minutes plus tard, alors que nous pensions au déjeuner, le bombardement commença. Il dura des heures. Nous eûmes de la chance de nous en tirer indemnes. J'eus seulement une éraflure à la main. »

Passant à un autre sujet, nous interrogeons Edward Kennedy au sujet de l'organisation qu'il représente.

— Qu'est exactement l'Associated Press ? Combien de journaux contrôle-t-elle ?

— Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas l'Associated Press qui contrôle des journaux, mais le contraire. L'A.P. est une sorte de mutuelle, fondée par un groupe de journaux, se chargeant de recueillir et de distribuer les nouvelles. C'est une société qui ne vise pas à un but commercial. Les bénéfices réalisés à chaque exercice sont, après défalcation des frais, distribués aux différentes administrations de journaux qui font partie de la mutuelle. Aux Etats-Unis, mille deux cents journaux reçoivent les informations de l'Associated Press ; mais si l'on tient compte des feuilles canadiennes et sud-américaines, on peut porter ce chiffre à trois mille.

— Depuis combien de temps existe l'A.P. ?

— Dans sa forme actuelle, depuis quarante ans, mais l'Associated Press fut fondée il y a environ un siècle. Cette organisation joua d'ailleurs un rôle important dans la révolution mexicaine.

— Comment cela ?

— Vous avez sans doute entendu parler du célèbre Francisco Villa. Lorsqu'il décida de déclencher son mouvement au Mexique, Villa consulta un correspondant de l'A.P. qui se trouvait auprès de lui. La révolution ne pouvait réussir que si elle rencontrait des sympathies aux Etats-Unis, et, même, Villa attendait une aide matérielle de la part de la République nord-américaine. Le journaliste conseilla à Villa d'attendre une semaine avant de brûler les ponts. Aux Etats-Unis les championnats de base-ball battaient leur plein, et il était peu probable que le public américain s'en désintéressât en faveur de la guerre mexicaine. La révolution aurait éveillé très peu d'intérêt et, partant, très peu de sympathie. Villa suivit le conseil, et il s'en trouva bien...

— Comment transmettez-vous vos dépêches lorsque vous êtes au front ?

— Nous les remettons au « Public Relations », département de l'armée, qui se charge de les faire parvenir au Caire par avion. D'ici, par radio, les nouvelles sont transmises à Londres d'où elles sont acheminées jusqu'aux Etats-Unis. Parfois, nos communications mettent seulement huit heures pour aller de la ligne de feu jusqu'en Amérique.

Vous le voyez, les nouvelles voyagent vite...

3 HOMMES



sur un radeau

Le 16 janvier 1942, un avion-torpilleur de la marine des Etats-Unis se trouva à court d'essence au beau milieu de l'océan Pacifique. Trente-quatre jours plus tard, son équipage, composé de trois hommes, accostait sur la plage d'un îlot perdu, situé à mille kilomètres de l'emplacement du naufrage. Les protagonistes de la terrible tragédie étaient : le chef pilote Harold Dixon, 41 ans, commandant ; le radio Gene Aldrich, 22 ans, et le navigateur Anthony Pustula, 24 ans. Accrochés à un frêle canot en caoutchouc, les trois rescapés furent ballottés pendant des semaines au gré des flots traîtres du grand océan. Ils durent affronter les tortures de la faim et de la soif, la houle et les ouragans.

Voici le récit de cette odyssée épique, que le magazine américain « Life » recueillit de la bouche de Dixon.

Jusqu'au crépuscule, le cours de notre patrouille s'était déroulé sans incident. Soudain, un coup de vent balaya la surface de la mer, et je perdis le contrôle de l'appareil. Nous avions brûlé nos dernières gouttes d'essence. Aucun espoir de salut ; il fallait tenter un amerrissage de fortune.

L'avion coula presque immédiatement. Nous nous arrangeâmes pour gonfler notre canot pneumatique, sur lequel nous parvînmes à nous hisser. L'instable plate-forme à laquelle nous avions confié nos vies mesurait un mètre vingt sur deux mètres quarante. Nous ne pûmes rien sauver du naufrage. Nos ceintures de sauvetage, un pistolet, un couteau, une pince, constituaient tout notre bien. Pas de vivres, pas d'eau.

Dans des circonstances tragiques, l'homme a une étrange tendance à s'attarder dans l'observation de détails insignifiants. Je me rappelle ainsi être resté plusieurs minutes figé dans la contemplation de la lampe portative de Gene Aldrich qui s'enfonçait dans la mer avec un large balancement. A travers les eaux transparentes, je pouvais la voir briller, doucement posée sur un fond de sable.

Au matin, un avion qui avait été envoyé à notre recherche parut dans le ciel, se dirigeant vers nous. Gene agita sa chemise, mais l'appareil continua sa route vers le sud.

Une peur profonde, intense, s'empara de mon âme pendant quelques instants. Je suis un vieux loup de mer : j'ai vingt-deux ans de service dans la marine. Le point où nous avions été précipités en mer ne devait pas être loin des positions ennemies. Avec une logique toute militaire, je me disais que l'amiral n'aurait jamais risqué la totalité des forces placées sous son commandement pour aller au secours d'un avion perdu.

Au nord et à l'ouest, s'étendaient des îles occupées par les Japonais. Notre seul espoir était de pouvoir naviguer vers le sud-ouest, où, à 500 milles environ, se trouvaient des îlots habités par des populations amies.

Je passai toute la première journée de notre naufrage à observer la façon dont notre embarcation se comportait. Son fond plat lui permettait de suivre facilement la poussée du vent. Mais cela ne nous convenait pas, car le vent commençait à souffler du sud-ouest, et, pour ne pas aller à la dérive, je dus fabriquer une ancre flottante de fortune. Tout autour du canot courait une corde épaisse de deux centimètres. Je la détachai, j'accrochai un bout au radeau et l'autre à ma ceinture de sauvetage. Cette ancre freina la dérive sinon totalement, du moins suffisamment pour ralentir la vitesse à laquelle nous poussait le vent.

Je pus établir approximativement notre position. En considérant notre vitesse, le soleil, la lune et les astres, je pouvais déterminer avec assez de précision où nous allions. Heureusement, je possédais un petit instrument qui me permit de suivre la route que nous parcourions.

Impuissants à faire quoi que ce fût, nous dûmes nous résigner à demeurer longuement en mer, accrochés à la frêle embarcation. Avant tout, nous nous rendîmes compte que nous ne pouvions pas dormir.

LA SOIF

Le canot était de dimensions trop petites pour que nous pussions nous permettre d'étendre nos jambes. Les lames frappaient le fond plat avec une telle vigueur que nous ne pouvions pas appuyer nos têtes sans recevoir de rudes coups. Des paquets de mer passaient continuellement par-dessus l'embarcation.

Pendant quatre jours il nous fut impossible de prendre quelques instants de repos.

Au cinquième jour, nous commençâmes à nous ressentir sérieusement du manque d'eau. Le vent avait heureusement tourné et nous poussait assez rapidement vers le sud, mais pas une goutte de pluie n'était tombée. Nous grillions au soleil, contemplant dans le lointain des nuages chargés d'averses, qui s'évanouissaient très vite derrière les brumes de l'horizon. Des bandes de requins, sentant la chair fraîche, nageaient autour du canot, nous empêchant de nous baigner. Pour nous rafraîchir, nous étions obligés de tremper nos vêtements dans l'eau et de les endosser ensuite.

Nous savions parfaitement que si la pluie ne venait pas, nous n'aurions pas pu tenir longtemps. Gene nous suggéra de prier. J'avais eu la même pensée, mais une sorte de timidité m'avait empêché d'en faire part à mes camarades d'infortune.

Sous les rayons ardents du soleil, entourés de requins affamés, secoués par de longues lames, nous adressâmes notre première prière au Seigneur. Par la suite, nous devions le faire tous les jours ; chacun de nous priait comme il pouvait : ensuite nous demandâmes à Dieu de nous prendre sous sa garde, si notre destin était de mourir. Finalement, nous formulâmes notre demande : un peu d'eau, Seigneur !

Miracle ! Quelques minutes après la prière, avec une rapidité toute tropicale, un gros nuage apparut sur nos têtes et déversa sur nous une pluie torrentielle. Le déluge dura cinq minutes : nous en profitâmes pour avaler quelques gorgées d'eau. Les premières après cinq jours.

Au soir du sixième jour, nous chantâmes des hymnes et demandâmes à la Providence de la pluie et de la nourriture.

LA FAIM

Le lendemain matin, Aldrich attrapa un poisson avec son couteau. Couché à plat ventre, il avait frappé l'eau jusqu'au moment où il fut assez heureux pour accrocher une proie. Aucun de nous n'avait encore goûté au poisson cru, mais nous n'avions pas le choix. Il n'était pas très savoureux, mais c'était, quand même, de la nourriture. Dans l'après-midi, le ciel nous arrosa d'une nouvelle douche puissante et nous pûmes boire. Dans la même journée, nous eûmes également la chance d'abattre un albatros.

L'oiseau s'était posé sur l'arrière du canot. Gene, rampant avec précautions, empoigna le pistolet et le coup partit très près de mon oreille. Nous dépeçâmes la bête et, après avoir dévoré le foie et le cœur, nous l'enveloppâmes dans un chiffon avec les restes du poisson.

Pendant la nuit, nous nous rappelâmes qu'une vieille superstition voulait que le fait de tuer un albatros portât malheur. A minuit, je remarquai qu'une étrange lueur bleue venait de l'avant du radeau. Les chiffons dans lesquels étaient enveloppés les restes de nourriture semblaient phosphorescents. C'était l'albatros, dont le corps brillait comme une lampe, éclairant sinistrement le canot et une faible étendue d'eau. Nous pensâmes que l'oiseau avait dû avaler quelque nourriture contenant du phosphore. Mais nous ne pouvions nous permettre le moindre éclairage. Nous fûmes obligés de lancer par-dessus le bord toutes nos réserves de vivres.

Quelques jours plus tard, nous fûmes immobilisés par un calme plat. Avec les épaisses semelles en caoutchouc de mes chaussures, je fabriquai des pagaies rudimentaires, et chacun de nous s'acharna à pagayer. Nous organisâmes des tours de 18 heures.

Lorsque je pense à ces 34 jours, je ne vois que pluies et soleil, tempêtes et mers plates. Alors je me sens envahir par l'angoisse de la faim, de la soif et de la tristesse désespérées qui ont été nos seules compagnes. Un jour, Aldrich réussit à attraper un requin long de quatre pieds. Nous arrivâmes à le sortir de l'eau. Nous eûmes beaucoup de difficultés à fendre sa peau épaisse, mais finalement, pendant que mes camarades le tenaient fortement, je réussis à lui ouvrir l'estomac. Deux grandes sardines furent la récompense de nos efforts. Aldrich en reçut une entière, car il avait attrapé le requin, et je partageai l'autre avec Tony. Je n'avais jamais goûté à un mets plus exquis. Nous dévorâmes l'intérieur du requin avec un appétit sans égal. Ensuite, nous bûmes son sang. Le liquide avait une odeur nauséabonde, mais nous n'étions pas en état de faire les dégoûtés. Finalement, nous avalâmes autant de chair que nous le pouvions.

L'ANGOISSE

Cette même nuit, Aldrich plongea sa main dans l'eau pour sentir le courant. Il poussa aussitôt un rugissement de douleur. Il retira sa main avec tant de vigueur que le requin qui l'avait mordue jaillit hors de l'eau et passa par-dessus le canot. Les dents aiguisées du monstre avaient déchiqueté l'index, perçant l'ongle en deux endroits. Les autres doigts avaient été coupés jusqu'à l'os. Plus tard, l'infection avait tellement travaillé l'ongle sanglant que je fus obligé d'y pratiquer une entaille pour dégager le pus.

Chaque jour qui passait nous permettait d'entrevoir de plus grandes probabilités de salut. Mais, au fur et à mesure que nous étions poussés vers le sud, le soleil devenait plus insupportable.

Le problème de la nourriture devenait angoissant. Nous maigrissions à vue d'œil, et je me demandais si nous aurions pu conserver assez de vigueur physique pour pouvoir diriger le canot vers les îles. Nous attrapâmes un autre poisson, et une nuit je fus assez heureux pour saisir une hirondelle de mer par la patte. Sa chair était tendre et délicieuse.

De longues semaines passèrent ainsi. D'après mes estimations, nous devions nous trouver dans le voisinage des îles que nous cherchions à atteindre. Des centaines de variétés d'oiseaux et de poissons évoluaient autour de nous. Mais les eaux étaient également infestées de terribles requins qui menaçaient de renverser notre canot. Nous dûmes repousser l'un d'eux en lui donnant des coups de poing sur la tête. Nous tuâmes un autre avec notre pistolet qui n'était pas trop rouillé.

L'OURAGAN

Au vingt-neuvième jour, nous n'avions plus la force de parler. Nous demeurions hébétés, ne nous préoccupant plus de ce qui pouvait nous arriver. La résignation devant un destin inéluctable était entrée en nous et nous avait apporté une sorte de paix.

Un ouragan tropical nous surprit au trente-troisième jour. D'énormes paquets d'eau balayaient notre canot dans tous les sens. Rassemblant le restant de nos forces épuisées, nous essayâmes de vider l'embarcation. Pour mieux travailler, nous quittâmes les restes de nos vêtements. Les vagues devenaient de plus en plus énormes. Soudain, notre canot fut soulevé comme une plume et secoué fortement. Tout fut emporté, excepté une semelle de chaussure. Nous étions là, au milieu de l'océan en furie, seuls, nus, affamés, affaiblis, luttant contre la tempête. Nos os endoloris semblaient vouloir transpercer notre chair meurtrie et notre peau parsemée de plaies. C'en était trop. Nous voulûmes abandonner, nous laisser mourir ! Pourtant, nous nous serrâmes les mains et continuâmes la lutte.

Nous avions des visions. Tony entendait des voix mystérieuses qui chantaient des chœurs célestes. Je ne pouvais pas garder mes yeux ouverts pendant plus d'une seconde, et je ne pouvais fixer mon regard sur rien. Pendant toute la nuit nous nous serrâmes l'un contre l'autre pour trouver un peu de chaleur. Lentement, solennellement, l'idée de la mort montait en nous.

La matinée du trente-quatrième jour était claire. Aldrich me dit :

— Chef, je vois un champ de blé.

Dans le civil, Gene est agriculteur, et je pensai : « Voilà, il est devenu complètement fou. » En ce moment, le radeau fut soulevé sur la crête d'une lame ; je me dressai, aidé par les deux autres. Je poussai alors un cri surhumain. La joie battait dans ma poitrine. Le champ de blé était une plage sur laquelle se détachaient des palmiers !

Pendant toute la journée, nos énergies décuplées par l'espoir, nous labourâmes l'eau avec l'unique semelle qui nous restait, pour nous rapprocher de cet Eden. Vers la fin de l'après-midi, le ciel s'obscurcit. Un silence étrange s'abattit autour de nous, bientôt agité des sifflements des rafales. Une pluie drue commença à fouetter la mer. Encore un ouragan en perspective. Si nous n'accostions pas maintenant, nous étions perdus.

Les vagues nous poussaient vers la côte. Dans un tourbillon d'écume, le canot alla cogner contre des rochers à fleur d'eau, se renversa, nous projetant dans une eau peu profonde. Nous nous tenions à peine debout, mais arrivâmes quand même à marcher vers la rive, en formation militaire. Si les Japonais nous attendaient, nous ne voulions pas qu'ils nous vissent ramper.

Mais il n'y avait pas de Nippons dans l'île. C'était un territoire ami. Nous passâmes la nuit dans une petite crique. Le lendemain matin, des indigènes nous aperçurent et alertèrent le commissaire-résident.

Après trente-quatre jours d'enfer, nous pûmes allonger nos corps meurtris dans des lits véritables. Nous entendions l'ouragan qui arrachait des arbres, emportait des cabanes, détruisait tout sur son passage.

Un jour de plus et la tempête aurait réussi là où la faim, la soif, le vent, le soleil et les requins avaient échoué.

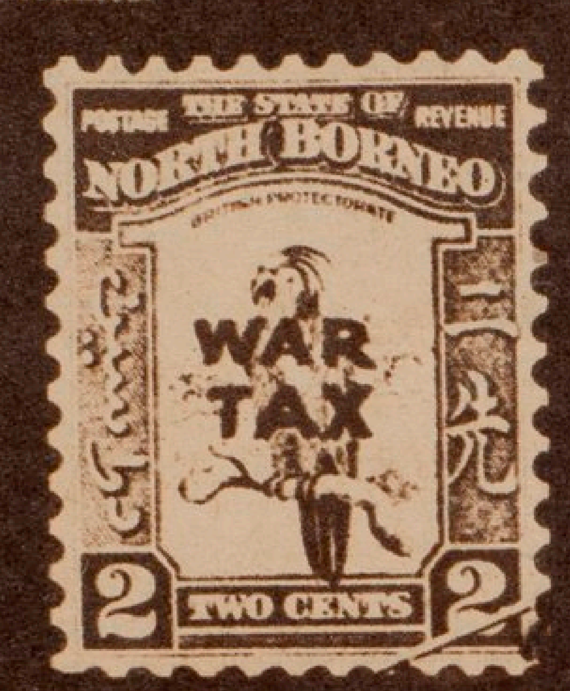
LA GUERRE *par le Timbre*



L'AFRIQUE DU SUD
L'Union Sud-Africaine a émis une série de timbres ayant trait à l'effort de guerre. En voici un rendant un juste tribut aux femmes sud-africaines.



AUSTRALIE
Le Commonwealth honore ses combattants par l'émission de ce timbre.



BORNEO DU NORD
Cette lointaine possession britannique emploie des timbres en guise de taxe.



MAI 1940 :
Les nouveaux timbres belges après l'invasion des troupes nazies.





FRANCE 1940
Ces deux timbres montrent le changement d'une république combattante en un Etat collaborateur. Celui de gauche, édité en 1940, représente le maréchal Foch, celui de droite le maréchal Pétain.

Rien ne semble plus inoffensif qu'un timbre-poste. A travers le monde, des millions de collectionneurs placent dans leur album ces petits carrés de papiers multicolores sans se douter nullement qu'ils peuvent être plus dangereux qu'une dynamite. Mais les politiciens connaissent dûment la puissance du timbre-poste et s'en servent aujourd'hui comme moyen de propagande des plus efficaces.

La mission diplomatique du timbre fut prouvée il y a près de trente-huit ans, quand les sénateurs des Etats-Unis examinèrent un certain timbre venu de l'étranger et décidèrent d'acheter le canal de Panama. Quand l'affaire fut conclue, un politicien français, aujourd'hui dans l'ombre, écrivit à un ami avec une joie non cachée : « J'ai tiré le dernier coup de canon de cette bataille. »

Ce fut certes une vraie bataille diplomatique que dut livrer Philippe Bunau-Varilla qui avait été chargé par le gouvernement français de vendre aux Etats-Unis les titres d'un projet abandonné, au moment où le Sénat se préparait à ratifier la construction d'un canal à travers le Nicaragua. Le stratagème qu'il employa était extrêmement simple. Il envoya à chaque sénateur une lettre contenant une petite feuille de papier sur laquelle était collé un timbre du Nicaragua montrant le volcanique mont Momotombo. Sous chaque timbre il avait écrit ces mots : « Une preuve officielle de l'activité volcanique du Nicaragua. »

La réaction des sénateurs américains ne se fit pas attendre. Cet envoi postal représentant un volcan en éruption avait porté ses fruits.

Mais ce n'est pas souvent que l'envoi de ces petits carrés de papiers donne des résultats aussi pacifiques. Durant ces dernières années, le timbre joua un rôle de première importance dans des cas d'agression territoriale.

Les bruits de canon de la première guerre mondiale s'étaient à peine tus que les habitants de la petite cité de Fiume, sur les rives de l'Adriatique nord, virent de nouveaux timbres, apparus comme par enchantement sur leur territoire. L'un montrait un croiseur armé italien jetant son ancre dans le port de Fiume, tandis qu'un autre représentait un drapeau italien flottant sur la tour de l'hôtel de ville. Ils ne pouvaient avoir été imprimés par leur gouvernement. Ils avaient raison. Fiume venait d'être conquise par Gabriel d'Annunzio et ses légionnaires. Ces timbres, réimprimés un grand nombre de fois et mis en usage jusqu'en 1924, avaient fini par convaincre la Yougoslavie, lassée par les incessantes demandes de d'Annunzio, de céder aux exigences de l'Italie.

Depuis quinze ans, le visage de l'aigle du Reich allemand apparut sur les timbres d'outre-Rhin. Le regard de défi de l'aigle était dirigé, à travers le Rhin, vers la frontière française. Plus tard, quand la Ligue des Nations s'occupa du plébisciste qui rendit la Sarre aux Allemands, un nouveau timbre apparut avec l'inscription « SAAR » et il emprunta bientôt toutes les routes postales du monde. Comme exemple plus récent encore, la croix gammée figura sur les timbres de Dantzig deux ans avant que l'Allemagne envahît la Pologne.

L'Italie, de son côté, a, depuis le fascisme, fait un usage constant de timbres de propagande. Quelque temps avant l'invasion de l'Abyssinie par ses troupes, un timbre fut mis en circulation représentant Mussolini, à bord d'un canot-automobile, se dirigeant à toute vitesse à travers la Méditerranée. Après l'Ethiopie, le Duce fut encouragé à faire imprimer un timbre montrant l'ancien empire de Rome, de l'Atlantique à l'Euphrate et du Rhin à l'Afrique du Nord.

Comme on le voit, la mission du timbre-poste est d'une importance primordiale et ses moyens de propagande immenses. Il peut être un ambassadeur de paix comme aussi représenter le signe avant-coureur d'une discorde internationale. Et il est bien regrettable pour le monde démocratique que la plus importante mission assumée par un timbre vint au dernier moment en France, alors que les troupes nazies, traversant la frontière, se dirigeaient vers Paris. Quelques semaines avant, les autorités britanniques et françaises avaient, d'un commun accord, décidé d'éditer un timbre franco-anglais qui symboliserait l'union des deux empires ; non un timbre d'agression, mais de défense de la liberté et de la démocratie.

Il devait être mis en vente juste au moment de la défaite de la France.



FRANCE LIBRE
Les îles éparpillées de l'Océanie française ont adopté ce nouveau timbre.





U.R.S.S.
Les Soviets rendirent un juste hommage à leur armée par l'émission de ces timbres peu avant l'invasion de leur territoire par les armées nazies.





EN FRANCE OCCUPEE
Après la chute de la France, les Allemands font usage des timbres français dans les régions occupées.



SEPTEMBRE 1939 :
Timbre représentant la « libération » de Dantzig.



AVRIL 1940 :
Norvège. Les portraits du roi Haakon sont désormais bannis.



MARS-AVRIL 1938 :
Un timbre commémoratif célèbre le voyage du Führer à Braunau.



SEPTEMBRE 1939 :
Après l'occupation de la Pologne, les timbres allemands remplacent les polonais.



SOLIDARITE GERMANO-ITALIENNE
Après la défaite française, l'Italie réaffirme le pacte Rome-Berlin et de nouveaux timbres axistes sont édités par les deux Etats.



MARS-AVRIL 1938 :
Ce timbre symbolise l'Anschluss avec l'Autriche.



LUXEMBOURG
Les timbres luxembourgeois portent, eux aussi, la marque du changement de régime

Vision charmante sur une plage de Californie d'Alix Smith, jeune étoile de Hollywood à la grâce séductrice.

féminités

L'A.B.C. D'UNE INFIRMIERE

Avant tout, lorsqu'il y a un blessé, le premier soin est d'éviter l'infection des plaies. Vous devez donc utiliser un pansement : le double rôle de celui-ci se dessine nettement :

1° Tuer les microbes que renferme la blessure. 2° Protéger celle-ci contre les contacts de l'extérieur.

Il est indispensable de procéder au nettoyage de la partie atteinte, avant de la panser même sommairement. S'il vous arrive de n'avoir pas sous la main les matériaux nécessaires, faites saigner la plaie (s'il n'y a pas danger d'hémorragie).

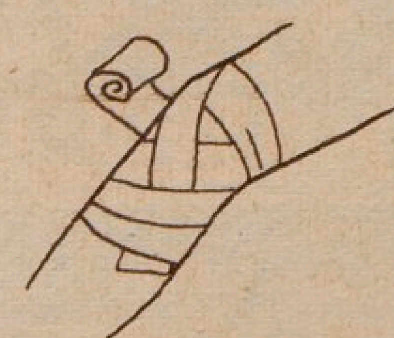
S'il vous arrive, durant une alerte, de voir un blessé, lavez-vous les mains, si cela est possible, sinon versez dessus quelques gouttes de l'alcool à 90°. Puis trempez un bon morceau de coton dans l'eau bouillie et lavez la plaie. Enlevez les souillures qui peuvent s'y trouver et nettoyez bien la périphérie **en prenant garde d'aller en s'écartant des bords de la plaie et non vers l'intérieur.** Versez, en dernier lieu, quelques gouttes d'alcool, puis séchez la blessure avec un autre morceau de coton.

Maintenant, il ne vous reste plus qu'à panser la plaie, c'est-à-dire à la recouvrir de gaze et de coton.

Pansement de la tête et du cou : Il faut qu'il soit très léger, c'est-à-dire que la couche de coton soit aussi réduite que possible. N'enroulez pas la bande plusieurs fois sur elle-même. Pour qu'elle demeure en place, il suffit de prendre les points d'appui, d'abord sur le sommet de la tête, un peu en arrière, puis sous le menton, puis revenir vers la base du crâne et le front. Si la plaie est située à la base du cou, il sera nécessaire de faire quelques jets de bande sous les aisselles.



Pansement des doigts : Commencez par enrouler la bande autour du poignet, puis lancez-la sur le dos de la main, jusqu'à la racine du doigt malade autour duquel elle s'enroulera en spirale, jusqu'à l'extrémité, puis redescend pour être fixée autour du poignet.



Pansement du genou : Enroulez deux fois la bande un peu au-dessous de l'articulation du genou, passez-la obliquement derrière le genou, puis entourez la naissance de la cuisse, faites descendre la bande de la même façon et faites de nouveau un tour de jambe et remontez vers la cuisse pour la fixer.



Pansement du pied : Commencez par enrouler la bande au-dessus de la cheville, lancez-la en oblique jusqu'à la racine des orteils, passez-la sous le pied, revenez en oblique derrière la cheville, et ainsi de suite jusqu'à ce que le pied soit couvert.

* * *

N'OUBLIEZ PAS : SI UNE PLAIE A ETE SOUILLEE DE TERRE, IL SERA INDISPENSABLE QUE VOUS SIGNALIEZ LE CAS AU DOCTEUR AFIN QU'IL PRATIQUE UNE INJECTION DE SERUM ANTITETANIQUE.

Madame, N'ASSASSINEZ PAS VOS LEGUMES

Les restrictions alimentaires que la guerre nous a imposées, mettant notre génie inventif à l'épreuve, nous ont ouvert une quantité de nouveaux horizons en ce qui concerne l'art de donner à manger à nos maris et à nos enfants. Trois jours par semaine sans viande ! Trois jours de casse-tête alimentaire pour toute ménagère consciente des sérieuses responsabilités qui pèsent sur elle. Car c'est une véritable responsabilité que de devoir entretenir une santé parfaite chez tous les membres de la famille, en leur présentant des menus non seulement satisfaisants au point de vue goût, mais encore comprenant tous les éléments d'une nutrition convenable.

Il est certain que depuis l'instauration des trois jours sans viande, jamais l'Egypte n'a absorbé une aussi grande quantité de légumes et autres produits végétaux. Après quelque temps de mauvaise humeur, de rechenches, d'hésitations, Madame s'est rappelée tout à coup que tel centenaire célèbre a attribué sa longévité à la stricte observance d'un régime absolument végétarien. Elle s'est aperçue que la terre bénie d'Egypte est prodigue des produits les plus variés. Finalement, elle a consulté le Dr X, lequel lui a fait une conférence très documentée, tendant à prouver que les fruits de la terre contiennent en abondance tous les éléments nutritifs et fortifiants indispensables à l'homme. Désormais rassurée, tranquillisée, elle s'est rapidement organisée pour présenter aux siens, les lundi, mardi et mercredi de chaque semaine, des repas exclusivement composés des produits du sol.

Nous venons d'exposer là les prémices du meurtre collectif le plus étendu : le théâtre du crime est la cuisine ; les armes sont les casseroles, les réchauds à pétrole ou à gaz. Les criminelles inconscientes sont nos braves ménagères. Les malheureuses victimes sont les légumes, les fruits.

Lorsqu'ils quittent le champ ou le jardin potager, les légumes contiennent toutes les matières nécessaires à l'organisme humain pour entretenir une saine vigueur. Des milliers de personnes conservent une santé parfaite, en se nourrissant de végétaux pendant toute leur vie. Quelles que soient les préférences de votre palais, votre amour envers le bifteck ou le rôti de veau, vous ne vous en trouverez que mieux en augmentant votre ration quotidienne de légumes.

Après s'être livrés à des études approfondies, à des expériences étendues, des savants ont annoncé que toutes les ménagères apprêtent la nourriture de façon à lui ôter entre 70 et 80 pour cent de sa valeur nutritive, c'est-à-dire en la privant des matières minérales essentielles et des vitamines qu'elle contient.

Prenons par exemple l'igname; communément appelée la patate douce. Vous l'épluchez, vous la coupez en tranches ; vous la couvrez d'eau, vous la faites bouillir, et ensuite, éventuellement, vous la transformez en purée. (N'est-ce pas là l'ingénieuse recette d'un excellent gâteau aux marrons ?). Ces opérations constituent une série de crimes. En épluchant un produit du sous-sol, vous lui enlevez tous les sels minéraux qu'il contient. En le faisant bouillir, vous éliminez le calcium et le phosphore, qui contribuent à donner des os solides et des dents saines ; vous privez la patate d'un tiers du fer qu'elle contient, ce fer si précieux pour augmenter les globules rouges du sang et préserver les individus de l'anémie.

Or, il a été prouvé qu'on peut faire cuire la nourriture sans la priver de ses vitamines et de ses sels minéraux. Et les aliments bien cuits sont non seulement plus nourrissants, mais ont meilleur goût, parce qu'ils contiennent toujours leurs seuls et leur sucre naturel. Il y a beaucoup de chances que vous puissiez ainsi mettre un terme à la guerre sourde que vous mène le membre de votre famille « qui n'aime pas les légumes ». Il n'est évidemment pas possible de servir tous les jours un menu idéal, mais vous pouvez toujours tirer le maximum de la nourriture dont vous disposez.

L'ébullition est l'opération qui détruit le plus les légumes. Les sels minéraux sont pour la plupart solubles dans l'eau. Plus la quantité d'eau est grande, plus l'ébullition est longue, et plus le produit végétal perd de ses éléments nutritifs. Il en est de même pour les vitamines. Elles sont très facilement détruites par une chaleur excessive. Il ne faut donc pas s'étonner lorsque les experts affirment sans rire que, plutôt que de manger des légumes qui ont longtemps bouilli, il vaut mieux les jeter et boire l'eau dans laquelle ils ont cuit.

L'expérience a prouvé que plus de la moitié du fer, 45 pour cent du phosphore et du magnésium, et plus de 30 pour cent du calcium sont perdus dans l'ébullition. Certains produits subissent des pertes encore plus grandes. Le chou, par exemple, laisse partir 70 pour cent de son magnésium et de son calcium et 60 pour cent de son phosphore.

Passons maintenant aux vitamines. Les plus sensibles à la chaleur sont : le chlorore de thiamine (vitamine B), qui agit sur l'appétit et le système nerveux en général ; la riboflavine (vitamine Bé ou G), indispensable pour la croissance et la fortification de l'organisme ; l'acide nicotinique, vitamine qui combat la pellagre, et l'acide ascorbique (vitamine C) qui bâtit les os et les dents, et prévient le scorbut.

La leçon pratique résultant de toutes ces expériences est que la meilleure façon de cuisiner les aliments végétaux, c'est de les faire cuire à la vapeur, ou du moins d'employer le moins possible d'eau et de chaleur. Ceci permettra à certains éléments essentiels de résister à l'épreuve de la cuisine et de survivre jusqu'au moment où les produits seront absorbés.

Et maintenant voici quelques conseils pratiques, lesquels, après le savant exposé de tout à l'heure, seront, nous voulons l'espérer, écoutés :

1° Pour obtenir des mets savoureux, soyez parcimonieuses de chaleur. Réglez votre flamme de façon à ce qu'elle ne développe pas une chaleur excessive. Ne faites pas cuire vos aliments trop longtemps. Il vaut mieux que les légumes soient un peu crus plutôt que de les laisser mijoter dans la casserole.

2° Employez une petite quantité d'eau, faites-la bouillir rapidement et arrêtez la cuisson aussitôt que « le manger est fait ». Avec une casserole aux grosses parois et une flamme basse, certains végétaux peuvent être cuits sans eau. Le métal absorbe et distribue la chaleur, et le récipient n'atteint jamais une température assez élevée pour brûler son contenu. Dans le cas où il vous est impossible de vous procurer des casseroles appropriées, au lieu de faire cuire les légumes dans l'eau, faites-les arriver au point en employant la vapeur.

3° Dans la mesure du possible, évitez d'éplucher les fruits et les végétaux.

4° N'oubliez pas que l'oxygène est un grand destructeur d'éléments nutritifs. Evitez donc de laisser l'air s'introduire dans vos casseroles. Hachez vos fruits et vos salades juste avant de les servir ; ne laissez pas vos laitues exposées à l'air.

5° N'employez pas de bicarbonate de soude, sous prétexte qu'il conserve la couleur verte aux légumes. Vous ne faites qu'augmenter l'effet nuisible de l'air sur les vitamines.

6° Ne laissez pas le lait exposé au soleil. Les vitamines contenues dans ce produit en souffriront.

7° Même la viande exige une cuisson rapide. Seul le porc demande d'être cuit longuement.



Ma chère cousine,

Le hasard qui, si souvent, fait bien les choses, les gâte parfois considérablement. Ainsi, j'avais voulu vous faire la surprise de venir à Alexandrie sans vous prévenir et vous eûtes vous-même l'idée de venir me surprendre au Caire pour ce dernier week-end. Nous fîmes donc un admirable chassé-croisé et nous n'eûmes même pas l'occasion de nous rencontrer en route puisque vous prîtes le train et que je fis le voyage en auto.

Je vous donnerai donc un aperçu d'ensemble de mon séjour à Alexandrie qui se passa le mieux du monde et qui me retrempa dans mon atmosphère familière. Chaque rue, chaque coin est un souvenir. Chaque objet vous rappelle un fait et chaque lieu une impression. Et l'on se laisse aller à bien des rêveries tandis que l'esprit est dévoré d'imaginations vagues et de chimériques idées. Venu là pour me reposer, je fus pris, malgré moi, par le tourbillon de la vie estivale. Plages, courses, cabarets et le reste et, sur la plage de Stanley, demeurée comme jadis la plus courue des rives alexandrines, j'assistai, dimanche matin, à un défilé ininterrompu de jeunes naïades et d'éphèbes musclés comme aussi au lamentable spectacle de corps rebondissants de messieurs ventrus et de dames obèses qui certainement eussent mieux fait de prendre leurs ébats aquatiques dans leurs baignoires privées. Le ridicule ne tue certainement pas, car beaucoup de ces baigneurs disgracieux eussent cessé d'exister alors qu'ils se pavanent comme dindons en foire au milieu des sourires sarcastiques dont ils n'ont absolument cure.

Cependant, la vision est tout de même charmante de ces jeunes filles en fleur de la génération nouvelle qui monte telle une rose fraîchement épanouie aux rayons du soleil.

Mais aux courses on ne retrouve plus ce cachet d'élégance d'autrefois, cette ambiance à la fois sportive et mondaine qui caractérisait jadis les hippodromes. Tout au plus, parmi la foule compacte et bigarrée, aperçoit-on une silhouette de femme venue là pas avec la seule intention de ne s'intéresser qu'au pari mutuel. Mais nous sommes en période de guerre, n'est-ce pas, et il est tout naturel aujourd'hui de ne pas faire montre d'ostentation. La chose serait même déplacée.

Mais que vos nuits sont lugubres, ma chère cousine, et quelle impression désagréable on ressent quand, sortant de l'établissement rempli de lumières éclatantes, on se retrouve sur la chaussée baignée dans un flot d'encre noire ! Pour nous autres, Cairotes, qui n'avons pas encore subi les rigueurs du black-out complet, une émotion nous étreint et nous nous ébahissons de voir les habitants d'Alexandrie circuler aussi aisément à la lueur des étoiles qu'en plein jour.

Et me voici de retour, ma cousine, le teint un peu plus hâlé et les poumons pleins d'une réserve de brise marine ravigotante, et ayant repris le traintrain de ma routine journalière.

A mon prochain week-end donc, mais cette fois, soyez-en certaine, je prendrai la précaution de vous prévenir.

Bien affectueusement

SERGE FORZANNES

SAVEZ-VOUS MANGER ?

Manger convenablement ne s'apprend guère. C'est la pierre de touche du savoir-vivre. On naît grand seigneur, à table, ou roturier. Ni l'argent ni l'éducation ne font rien à l'affaire. Car il n'est pas de vernis qui ne disparaisse quand on se sent « à l'aise ».

Je ne parle pas ici de la bonne tenue dans les grandes occasions. A ces moments-là, il est bien rare que chacun ne fasse pas de son mieux.

C'est aux soupers en famille que se retrouve le naturel, ou bien dans les repas à la campagne. Il revient alors au galop, ce terrible naturel, et c'est parfois bien gênant pour les commensaux.

Certains usages de savoir vivre à table sont réglés une fois pour toutes. D'autres paraissent difficiles à établir. Est-ce ou non une preuve de mauvaise éducation que d'imprimer sur la jolie serviette, dressée dans votre assiette en forme de feu d'artifice, la marque écarlate de vos lèvres fardées ?

Demandez cela aux invitées. Elles prétendront qu'il leur est absolument impossible d'en faire autrement. Quand ce sera leur tour d'être maîtresses de maison, elles changeront d'avis.

Quelques-unes d'entre elles ont résolu la question : chez elles, chaque femme invitée trouve, à sa place, sous la serviette courante, une charmante pochette de soie rouge, rouge comme ses lèvres. Le fin du fin est de préparer des pochettes personnelles portant l'initiale de leur prénom, qu'elles pourront emporter en souvenir de leur soirée.

Néanmoins, il est plus sage de s'efforcer à ne pas tacher les serviettes que l'on met à votre disposition soit en essuyant votre bouche très discrètement, soit en cherchant un rouge à lèvres indélébile.

Notez les questions que je vous pose ci-dessous. Vous y mettrez le chiffre 2 si cette mauvaise habitude vous est naturelle, notez-la à 1 si cela vous arrive une fois, de temps en temps, par mégarde, à 0 si vous êtes tout à fait exempte de ce genre de faiblesse :

1 — **Mettez-vous vos coudes sur la table ?**
2 — **Faites-vous un bruit mouillé en mâchant ?**
3 — **Glougloutez-vous en buvant ?**
4 — **Mangez-vous votre fromage à même le couteau ?**
5 — **Frottez-vous le fond de votre assiette avec votre pain ?**
6 — **Laissez-vous les sauces couler sur votre menton ?**
7 — **Salissez-vous votre verre en buvant ?**
8 — **Laissez-vous des morceaux d'aliments éparpillés dans votre assiette ?**
9 — **Coupez-vous toute votre viande à la fois en petits morceaux ?**
10 — **Parlez-vous la bouche pleine ?**
11 — **Croquez-vous bruyamment le croûton ?**
12 — **Occupez-vous trois places, une pour vous et deux pour vos coudes ?**

Si vous obtenez un total qui se classe entre 20 et 24, c'est dommage. Vous n'êtes pas agréable à regarder manger. Entre 10 et 20, tâchez de vous surveiller quand même un peu. Vous arriverez très vite à être au point. Si vous pouvez obtenir 0, vous méritez des félicitations.

Soyez économe

LAVEZ VOUS-MÊME VOTRE GAINE

Une gaine, pour qu'elle reste en bon état, doit être parfaitement entretenue. Portée presque toujours directement sur la peau, elle a besoin d'être fréquemment lavée.

Opération assez délicate d'où dépendent sa souplesse et son bon aspect. Voici comment vous vous y prendrez :

Le lavage :

D'abord, passez la gaine dans de l'eau tiède savonneuse. Ensuite, plongez-la sans crainte dans de l'eau bouillante additionnée de quelques cristaux de soude et d'une noix de savon noir. Laissez tremper pendant quelques minutes, puis sortez la gaine. Laissez-la refroidir et brossez-la avec une brosse très dure.

L'essorage :

Après cette première opération, rincez la gaine à l'eau froide (il faut plusieurs rinçages jusqu'à ce que l'eau soit parfaitement claire). Ne la tordez pas.

Le séchage :

Le lavage et l'essorage ayant été soigneusement faits, songez au séchage. Le mieux est, si vous disposez d'un séchoir, d'enfiler la gaine sur ce séchoir. Mais, dans le cas contraire, étendez-la à plat sur une table, une chaise ou n'importe quel autre meuble ayant une surface bien plate. Laissez à la même place jusqu'à ce qu'elle se sèche.

Le repassage :

Si la gaine est toute en tissu de caoutchouc, il ne faut pas la repasser, elle reprendra elle-même sa forme. Au cas contraire, il faut repasser, après les avoir légèrement humectées, les parties faites de tissu non caoutchouté. Une gaine ainsi traitée demeurera neuve pendant très longtemps.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Ménagère en détresse »

Pour que vos portes soient toujours en bon état, lavez-les simplement avec une éponge trempée dans de l'eau de son épaisse et froide ; rincez ensuite à l'eau claire. Une forte infusion de thé constitue aussi une bonne lessive pour les boiseries claires.

Nièce « Myope »

Pour que les verres de vos lunettes soient toujours d'une netteté parfaite, nettoyez-les de temps en temps avec un peu d'ammoniaque étendu d'eau. Ensuite, essuyez-les avec un chiffon de fil. Vos verres deviendront aussi clairs que brillants.

Nièce « Juliette qui a perdu son Roméo »

Vous ne pouvez pas rester indéfiniment à vous torturer ainsi. Votre mari est loin de vous, c'est entendu, mais est-ce là une raison suffisante pour vous transformer en un être mou et sans volonté qui pleure et gémit ? Il y a en ce moment, de par le monde, des millions de femmes qui sont séparées de celui qu'elles aiment et qui, malgré tout, continuent à vivre avec calme et sérénité.

Nièce « Indécise qui ne sait plus que faire »

Vous l'aimez, vous ne l'aimez plus, vous l'aimez encore ? Ne trouvez-vous pas que vos sentiments, envers votre fiancé, manquent de stabilité ? Une femme qui aime vraiment ne change pas aussi souvent d'avis. Si j'étais à votre place, je romprais immédiatement. Il vaudrait mieux faire un peu souffrir ce pauvre garçon maintenant plutôt que de ruiner sa vie plus tard.

Nièce « Je voudrais être belle »

Voici une excellente recette de cold-cream : blanc de baleine : 30 grammes ; cire blanche : 15 grammes ; huile d'amandes douces : 105 grammes ; eau de rose : 30 grammes ; teinture de benjoin : 7 grammes ; huile de rose : 5 gouttes. Vous pouvez facilement préparer vous-même le lait virginal : mélangez à 10 grammes de teinture de benjoin une quantité d'eau distillée de roses suffisante pour un litre. Conservez dans des bouteilles hermétiquement closes.

Nièce « Deux cigarettes dans la nuit »

C'est l'éternelle histoire... Parce qu'un bel officier vous a, un soir, parlé d'amour, vous vous êtes montée la tête et vous vous imaginiez déjà qu'il allait vous demander en mariage ? Mais non, ma chère amie ; apprenez donc à être un peu plus réaliste et regardez plus froidement les choses... Le militaire s'en ira un jour et vous serez toute seule. C'est alors que vous commencerez à regretter l'absence de cet ami d'enfance qu'aujourd'hui vous malmenez tant... Croyez-moi, oubliez votre aventure et fiancez-vous à ce jeune homme que vous aimez depuis toujours.

Nièce « Mentir ? ? ? »

Un homme, s'il est vraiment intelligent, oublie les aventures qu'une femme a eues avant de le rencontrer. Je vous conseille donc de tout dire à votre fiancé. Sinon, il se trouvera toujours quelque « bonne âme » qui se chargera de le renseigner sur votre vie passée. Tandis qu'en lui racontant tout, très franchement, vous lui inspirerez confiance. Il comprendra — et pardonnera — plus facilement.

Nièce « On retient un homme par l'estomac »

Voici la recette du ragoût de carottes : faites blanchir vos carottes à l'eau bouillante, coupez-les en filets ou en rondelles minces, passez-les au feu avec un morceau de beurre, du persil haché et un peu de lait. Poivrez et salez. Quand la cuisson est achevée, liez la sauce avec un ou plusieurs jaunes d'œuf, selon l'importance du plat (un jaune d'œuf pour quatre personnes), et servez aussitôt.

Nièce « Affreuse »

Oui, des applications quotidiennes de collodion salicylé au 1/5ème aident beaucoup à se débarrasser des verrues sur le visage et le cou. Mais, si j'étais à votre place, je me serais plutôt adressée à un bon institut de beauté. Le traitement y est plus rapide et, aussi, plus efficace.

Nièce « Victime de l'amour »

Vous n'avez que dix-huit ans, on se console vite à votre âge et les plus gros chagrins d'amour finissent par se tasser. Vous n'auriez pas dû vous lancer dans cette aventure déplorable, puisque cet homme était marié. Qu'attendiez-vous donc qu'il fît ? Il ne pouvait tout de même pas abandonner sa femme et ses trois enfants pour vous épouser. Je vous félicite d'avoir rompu. C'était la seule chose à faire.

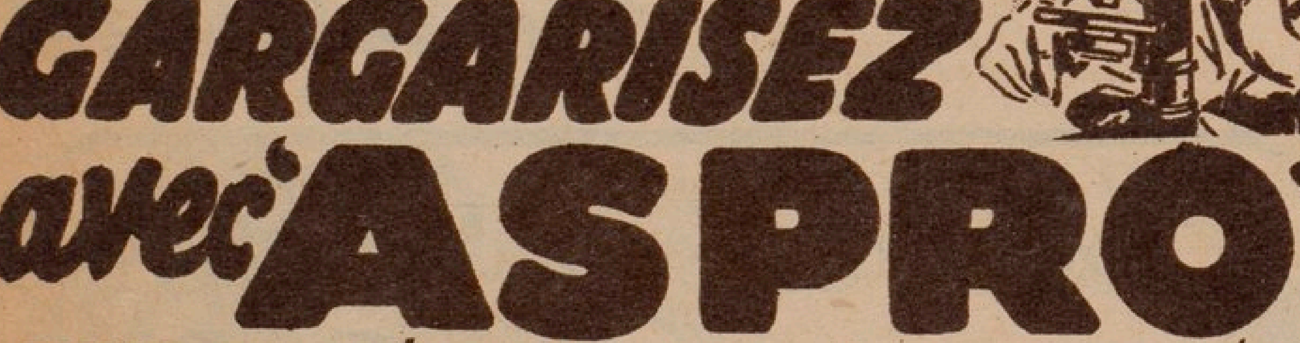
Nièce « Toute à lui »

Votre conception est fausse. On ne porte pas de belles lingeries « pour les montrer » comme vous dites, on les porte pour sa satisfaction personnelle et, aussi, parce qu'on se sent tellement plus heureuse et fraîche dans une fine combinaison garnie de dentelles ou de broderies. Je suis donc du même avis que votre sœur.

TANTE ANNE-MARIE









Délassons-nous

MONSIEUR FAKIR

L'ŒUF DANS LA CARAFE

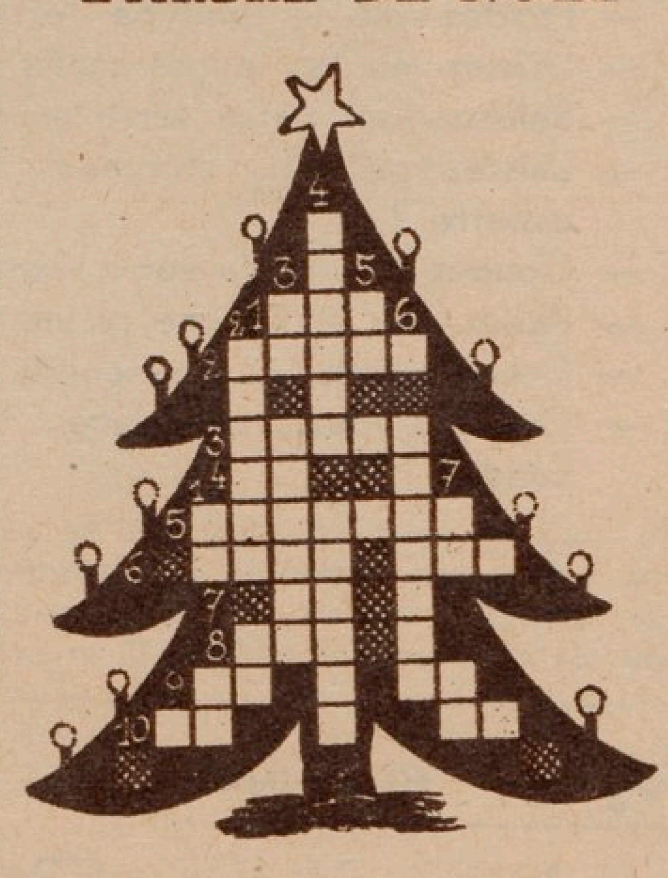
Tout le monde connaît le petit tour par lequel on fait pénétrer dans une carafe un œuf dur dont on a enlevé la coquille. Mais on peut également faire entrer dans l'étroit goulot d'une carafe et même d'une bouteille... un œuf frais !

Pour cela, il faut mettre l'œuf frais dans du vinaigre pendant une semaine. La coquille se ramollira et deviendra comme du caoutchouc. La carafe étant alors chauffée en y plaçant un morceau de papier enflammé ou en la mettant avec précautions, quelques secondes, sur la flamme du réchaud (attention à ne pas la fendre), on place l'œuf sur l'orifice du goulot, et il se trouve aspiré.

Verser alors de l'eau froide dans la carafe et vous retrouverez l'œuf durci tel qu'il était auparavant.

MOTS CROISÉS

L'ARBRE DE NOEL



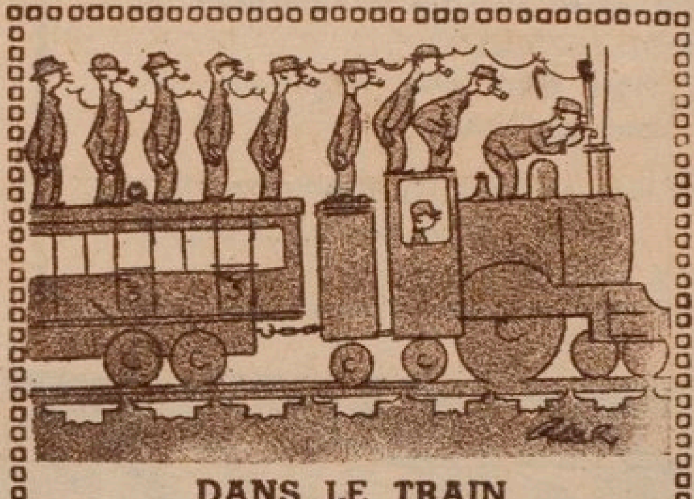
Horizontalement. — 1. Ce que l'on gagne à une tombola. — 2. Amusement, joie. — 3. Fraction d'une chose partagée en trois. — 4. Pronom. — 5. On dit qu'ils « entretiennent l'amitié ». — 6. Graisse avec laquelle on fait la chandelle. Plante textile cultivée dans le Nord. — 7. Dans un trèfle. — 8. Animal réputé entêté. — 9. Adverbe de lieu. Participe d'un verbe gai. — 10. A la fin de cette période de temps se place une fête attendue par les enfants. Interjection qui marque le dédain.

Verticalement. — 1. Dans une course. Pronom indéfini. — 2. Pâtisserie. Article contracté. — 3. Note de musique. Habitant d'une péninsule asiatique. — 4. Il y en eut une qui conduisit des bergers vers une étable il y a bien longtemps. Vêtements. — 5. Phonétiquement : repas d'un jeune mammifère. — 6. La veille de Noël on le met dans la cheminée. — 7. La moitié d'un taxi. Arbre toujours vert.

VOUS TRAVAILLEZ TROIS JOURS PAR AN

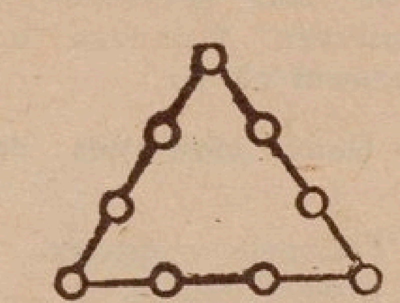
Une année a	365	jours
8 heures de sommeil par jour représentent	122	„
Restent	243	„
8 heures de loisirs par jour représentent	122	„
Restent	121	„
A créditer 52 dimanches ..	52	„
Restent	69	„
A créditer 52 samedis	52	„
Restent	17	„
Deux semaines de vacances par an	14	„
Restent	3	jours

Etes-vous d'accord avec ces chiffres ? Ou bien estimez-vous qu'ils sont faux, et pourquoi ?



DANS LE TRAIN
Les fumeurs qui n'ont pas d'allumettes.
(London Opinion)

LE TRIANGLE MAGIQUE



Disposez dans les petits ronds des chiffres de 1 à 9, dont les totaux soient pareils sur les trois côtés.

MANŒUVRES
— Un moment, les amis, Robson vient d'avoir un grain de sable dans l'œil.
(Men Only)

PLUS FORT QU'INAUDI

Voulez-vous « épater » la galerie ? Armé, comme multiplicande, du nombre 12.345.679, facile à retenir à sa seule inspection, vous demandez à une personne quelconque de « l'honorable société » de quel chiffre *unique* elle désire que soit composé le produit de la multiplication que vous allez effectuer à l'instant même. Selon la réponse de la personne interrogée, en une seconde, vous pouvez choisir votre multiplicateur et en deux minutes, vous pouvez faire apparaître le résultat demandé. Quel est le truc à employer ?

SOLUTIONS

L'ARBRE DE NOEL

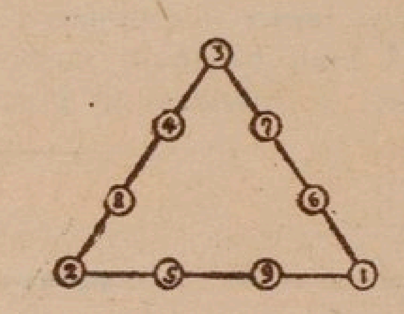
Horizontalement. — 1. *LOT.* — 2. *GAITE.* — 3. *TIERS.* — 4. *EN.* — 5. *CADEAUX.* — 6. *SUIF. LIN.* — 7. *EF.* — 8. *ANE.* 9. *OU. RI.* — 10. *AN. FI.*

Verticalement. — 1. *C. S. ON.* — 2. *GATEAU. AU.* — 3. *LA. INDIEN.* — 4. *ETOILE. EFFETS.* — 5. *T.T.* — 6. *SOULIER.* — 7. *XI. IF.*

VOUS TRAVAILLEZ TROIS JOURS PAR AN

Chiffres faux, car l'on déduit les samedis et dimanches après avoir soustrait les huit heures de sommeil et de loisir.

LE TRIANGLE MAGIQUE



PLUS FORT QU'INAUDI

Il suffit de prendre, comme multiplicateur, le nombre obtenu en faisant le produit de 9 par le chiffre que la personne interrogée vous a indiqué. Si, par exemple, la personne a demandé un produit composé du même chiffre 1, vous prenez comme multiplicateur 9 × 1, soit 9 ; du chiffre 2, vous prenez 9 × 2, soit 18 ; du chiffre 3, vous prenez 9 × 3, soit 27 ; du chiffre 4, vous prenez 9 × 4, soit 36, etc.



NOS CONTES



L'ÉVADÉ DU FORT NAPOLÉON

François Dupris avait organisé sa fuite avec soin, ne laissant aucun détail au hasard.

Oui, il en avait assez. Le terrible soleil d'Afrique, dont les rayons ardents finissent par user la fibre la plus résistante, était venu à bout de son endurance. Pendant des années, un jour après l'autre, le légionnaire avait parcouru dans tous les sens les sables brûlants du Sahara, suant, peinant, maudissant son sort misérable, jurant à tout moment qu'un jour il réussirait à fuir cet enfer.

Et maintenant, la libération était proche. Bientôt, Fort Napoléon et son décor fantasmagorique se seraient estompés dans les brumes ; bientôt, toutes ses souffrances ne seraient plus qu'un mauvais souvenir...

Il avait fallu six mois au caporal François Dupris pour organiser son évasion. Il en avait étudié, un à un, les moindres détails. Personne d'autre parmi ses camarades n'avait été mis dans le secret, s'étant rendu compte que son projet n'était réalisable que s'il agissait sans complices.

Car Dupris n'était pas un « bleu ». Au cours de sa longue carrière de soldat, il avait assisté à bien des évasions qui s'étaient terminées tragiquement. Les malheureux fugitifs avaient connu les affres épouvantables de la mort par la soif, ou bien avaient dû faire face à un feu de peloton. Oui, toutes les évasions avaient échoué parce qu'elles avaient été entreprises par plusieurs hommes à la fois.

Le caporal n'avait eu confiance en personne. Il comptait éviter ainsi le dernier conciliabule avant l'action ; les longues discussions pour établir lequel des conjurés porterait les rations d'eau, les discussions concernant les rations de vivres auxquelles chacun aurait eu droit pendant la traversée du désert.

Dupris ne devait penser qu'à lui-même. Et par-dessus tout, il ne songeait qu'à une chose : que bientôt il allait définitivement échapper à l'horizon exécrable de ces grandes murailles de pierres sans vie, de ce fort qui dressait d'une façon sinistre sa lourde masse contre le ciel gris-plomb du désert.

La vie monotone du soldat, en garnison dans un coin perdu, l'avait conduit à un état voisin de l'exaspération. Pendant plusieurs années il n'avait pas tiré un seul coup de fusil. Les tribus nomades étaient tranquilles ; elles avaient accepté la paix que leur avait offerte la France, et, désormais pacifiées, elles venaient paisiblement camper dans une petite oasis qu'on voyait comme un mirage à travers les créneaux de la forteresse. Le légionnaire, homme né pour l'action, devait se contenter de remplir sa triste vie par les corvées banales que comporte la routine journalière de la vie militaire.

Désespérés, les hommes de la garnison du fort avaient même essayé de provoquer des bagarres avec les indigènes. Mais les nomades du Sahara semblaient avoir été touchés par la grâce. Les soldats qui se rendaient dans leurs camps pour y soulever des désordres étaient dénoncés et sévèrement punis.

Mais à quoi bon penser à tout cela maintenant ? Ce soir, le caporal François Dupris se mettra en route. Par-dessus tout, cet homme a besoin d'action. Il sait très bien ce qu'il fera. Il s'arrangera pour passer en France, et, là, il s'enrôlera dans l'armée active. Il aura peut-être la chance d'être envoyé au front pour combattre l'ennemi qui s'est lancé à l'assaut de son pays bien-aimé.

Cette nuit-là, le légionnaire franchit la muraille du fort. Il avait jeté par-dessus le parapet son havresac, plein de vivres, et une gourde assez grande qu'il avait soigneusement remplie d'eau. Il ne voulait pas laisser des traces de sa fuite. Lorsque ses pieds touchèrent le sol, il fit venir à lui la corde qui lui avait permis d'effectuer la descente au long de la haute muraille. Il enroula le câble autour de sa ceinture. Soudain, un cri déchira le silence de la nuit :

— Halte !

François leva la tête. Accoudée au parapet, une sentinelle l'avait aperçu. Il ramassa son sac et sa gourde, et se mit à courir.

— Déserteur ! déserteur ! entendit-il crier comme il s'éloignait. Déserteur ! déserteur !

Un coup de feu éclata dans la nuit. François ressentit une douleur cuisante au bras gauche. Mais il ne s'arrêta pas. Il entendit derrière lui faiblir les cris et les détonations.

Il savait où il pouvait se cacher. Il avait arrangé cela à l'avance. A quelque distance du fort se trouvait une grotte naturelle que lui seul connaissait. Il l'atteignit et, épuisé par la course, se laissa tomber par terre, inerte.

Pendant trois jours il habita l'excavation, mangeant peu et buvant encore moins.

Il n'est pas possible de relater en détail l'odyssée du caporal Dupris à travers les dunes innombrables du désert nord-africain. Trois fois, alors que la soif faisait monter en lui les râles avant-coureurs de la mort la plus horrible, il eut la chance inouïe de trouver des puits à moitié desséchés, mais contenant encore quelques gouttes d'eau, bien plus précieuses que le trésor le plus inestimable. Une autre fois, il dut, tout seul, soutenir un terrible combat contre une tribu de nomades.

Perché dans une excavation que la nature avait creusée à flanc de colline, il avait réussi à tenir ses assaillants en échec pendant toute une journée. A plus d'une reprise les bandits revinrent à la charge. Sans perdre son sang-froid, le légionnaire tirait en visant soigneusement. Chacune de ses balles portait et abattait un homme.

A la tombée de la nuit, les Touaregs tinrent conseil. Dupris les vit s'éloigner au galop et se perdre dans les brumes de l'horizon obscurci par la nuit qui venait rapidement.

Quelques heures plus tard, alors qu'exténué par une journée de combat il s'était profondément endormi, une patrouille italienne gravit la colline et le surprit. François était à bout de forces. Il ne put opposer aucune résistance.

A cette date, l'Italie n'était pas encore entrée en guerre. La patrouille ramena le légionnaire à sa base. C'est ainsi qu'il découvrit qu'il avait réussi à franchir la frontière libyenne.

Les autorités militaires italiennes décidèrent, conformément aux règlements, de faire ramener Dupris au Fort Napoléon. Mais, soit accidentellement, soit par un fait exprès, les Italiens le laissèrent échapper.

Le légionnaire comprit qu'il n'aurait pas pu aller loin vêtu de son uniforme. Il troqua sa tenue contre des vêtements de bédouin qu'il acquit en sacrifiant son havresac et sa gourde, dont il n'avait plus besoin.

Pendant les jours suivants, il se dirigea constamment vers le nord, c'est-à-dire dans la direction de la mer.

Cette partie du voyage du fugitif se déroula presque sans encombre. Il marchait jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. Parfois, des caravaniers lui permettaient de faire un bout de chemin à dos de chameau. Le voyage fut long et pénible, mais François était stimulé par le souvenir des jours terribles passés au fort. Chaque pas qui l'éloignait de la terrible forteresse nord-africaine lui insufflait une vigueur nouvelle. Il avait quitté le Fort Napoléon, il ne désirait rien de plus : qu'importaient la chaleur, la distance interminable et l'incertitude de l'avenir ?

Lorsque finalement il atteignit la côte, il eut quelque difficulté à trouver un passage pour effectuer la traversée de la Méditerranée. Il était impatient d'atteindre l'Europe, car il avait appris que les armées françaises reculaient sous la pression terrible de la Wehrmacht.

Il pria, supplia une demi-douzaine de commandants de cargos, mais sans succès. Aucun d'eux ne se souciait de prendre à son bord un individu aux allures louches, un échappé de bagne peut-être. Finalement, il rencontra un pêcheur qui accepta, contre payement de tout ce qu'il possédait, de le débarquer en Crète.



De là, François Dupris continua son voyage aventureux. Il se déplaçait de nuit, se cachant pendant le jour. Il parcourut des centaines de kilomètres à pied. Il n'avait pas de passeport. A plus d'une reprise il n'échappa que par miracle aux poursuites des gendarmes. Lentement, laborieusement, il se fraya sa route à travers la Yougoslavie, traversa l'Italie du Nord, franchit le sud de la Suisse. Il était encore en territoire italien, lorsque le gouvernement fasciste déclara la guerre à la France.

Mais la France était finie. François s'en rendit compte au moment même où il foula le sol de son cher pays. Les rumeurs les plus fantastiques étaient colportées de bouche en bouche. Le légionnaire était désemparé. Il ne savait que faire, où aller. Il était trop tard pour songer à s'enrôler dans l'armée française. Partout, il rencontrait des soldats en fuite. Et ce fut le grand désastre.

François Dupris rongea son frein, rempli de désespoir amer. Les combats n'allaient-ils pas recommencer ? Le gouvernement, ces hommes nouveaux qui avaient pris le pouvoir, n'allaient-ils pas rejeter les termes de l'armistice ? Rien de cela n'arriva. Tout s'écroula autour de lui.

Mais quelques jours plus tard, il apprit qu'une nouvelle armée française s'était formée à Londres. Ces hommes qui s'appelaient les Français libres allaient reprendre les armes pour continuer la lutte. Dupris, en véritable légionnaire, ne s'attarda pas à tergiverser. Il prit rapidement sa décision.

Rencontrant un groupe de jeunes gens qui avaient décidé de passer en Grande-Bretagne, il se joignit à eux. Profitant d'une nuit noire, la petite troupe, embarquée sur un bateau de pêche, réussit à quitter un port de la France méridionale.

La traversée fut une véritable odyssée.

Deux jours sur mer. Ils furent mitraillés par un avion qui ne portait pas de marques d'identification. La chaloupe commença à couler et ses occupants durent l'abandonner. Quelques heures plus tard, ils étaient recueillis par un destroyer britannique.

Arrivé finalement à Londres, François se présenta devant le sergent recruteur de la France libre.

— Aptitudes spéciales ?

— Oui, répondit Dupris, j'ai été légionnaire...

— Oh ! s'exclama le sous-officier. Un instant.

Il téléphona quelque part, et après une assez longue conversation tenue à voix basse :

— Excellent, dit-il à François. Une place forte du désert, appelée Fort Napoléon, vient de se rallier à notre cause. Nous vous enverrons là-bas. Vive la France !

— Vive la France ! répondit faiblement le légionnaire, en saluant à son tour.